

OPENFIELD

REVUE OUVERTE SUR LE PAYSAGE

N°23 RELIEF

SOMMAIRE

Relief

Par Openfield 1

Montagnes et tas de cailloux

Par Capucine Latrasse 2

Orthos Logos

Par Thomas Paturet 8

Alpes en mutation

Par Olivier de Sépibus 12

Soulever l'horizon

Par Marianne Herjean 16

Embrasser son bassin versant

Par Pierre-Yves Brunaud 18

Une montagne dans ma cour

Par Martin Jaillais Neliaz 20

À la découverte du Svalbard

Par Lucie D'Heygère 29

Repenser les savanes de Plateau Caillou

Par Rémy Bercovitz 33

Recherche d'un point haut

Par Julie-Amadéa Pluriel 42

Relief

L'été est là, mais il approche à pas lent, masqué par une météo pluvieuse. On en oublierait presque qu'une partie du globe et des êtres vivants suffoquent sous des températures intenable. En France cette année la campagne est plus belle, les arbres et les plantes reprennent vigueur. Mais il y a aussi des inondations et des glissements de terrains, car l'eau qui dévale les pentes est puissante.

Par Openfield 26 JUIN 2024

Relief. C'est le sujet de notre numéro 23. "Le relief, c'est ce qui dicte la manière dont l'eau s'écoule", nous dit Thomas Paturet dans l'entretien que nous avons eu avec lui à propos de son précieux travail de cartographe. C'est en effet le début de tout, c'est d'abord le point haut : les glaciers qui peu à peu fondent, laissant un paysage transformé que s'attache à saisir par ses images Olivier de Sépibus. L'eau dévale au creux des bassins versants, définissant par son passage la forme des paysages. C'est à l'échelle de celui de la Drôme et du Vercors que travaille Pierre Yves Brunaud, également photographe. L'eau et la montagne semblent ainsi et partout indissociables : Martin Jallais Neliaz revient en détail sur ce qui forme un des éléments majeurs de la culture vietnamienne : les Hòn non b , des micro-montagnes entourées d'eau que l'on place devant sa maison, dans sa cour, dans son jardin. On suit ensuite Lucie D'Heygère dans le grand nord, dans l'archipel des îles Svalbard. Un paysage fascinant de roche et de glace pourtant pris dans la même vie banale que la nôtre, que le même tourisme de masse finira par épuiser. Ainsi la magie n'est peut-être plus à l'autre bout du monde, elle se situe peut-être sur la petite butte au fond du jardin ou au pied de la Roche Branlante que raconte et dessine Capucine Latrasse. Ou encore dans ce moment de l'enfance, quand M. Demangeolle et le père de Marianne Herjean ont expliqué aux enfants la dérive des continents. Tout vient de là. D'un gros continent, d'une grand plaque, qui s'est fragmentée. De montagne en île, d'île en tas de cailloux. Des cailloux noirs laissés sur un plateau rocheux devenu une savane, que Rémy Berkovitz et un groupe d'étudiants en architecture ont parcouru sur l'île de la Réunion. Comment faire un parc de ce plateau Caillou tout en respectant sa dynamique et son paysage ? Notre dernier article, celui de Julie-Amadéa Pluriel nous emmène à nouveau au bord de l'eau, à son rivage. Mais à peine est-on arrivé en bas que l'on cherche à reprendre de la hauteur : on recherche un point haut.

En vous souhaitant des belles lectures,

Armande Jammes pour Openfield



POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Openfield, *Relief*, Openfield numéro 23, Juin 2024

<https://www.revue-openfield.net/2024/06/26/relief/>

Montagnes et tas de cailloux

Le relief, ça part du plat et puis ça monte. L'important c'est que ça monte.

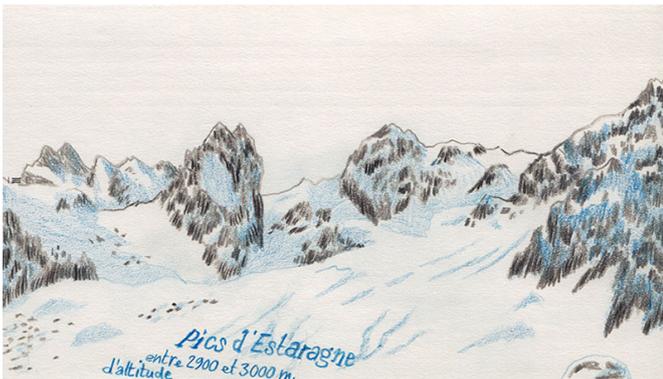
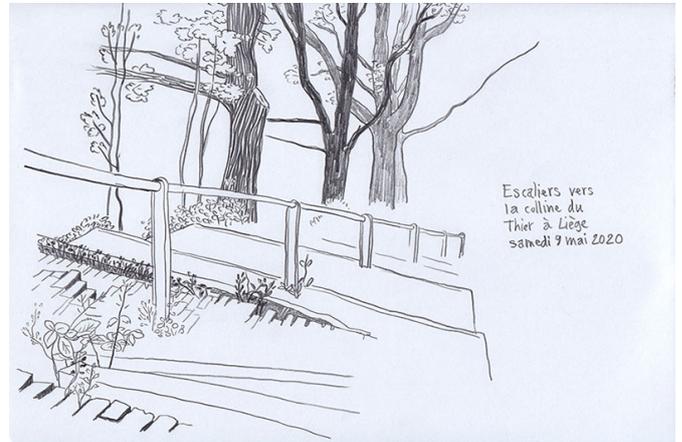
Le relief ce n'est pas forcément les Pyrénées et son Pic d'Aneto à 3404 mètres l'altitude, ou sa station de ski Piau Engaly à 1850 m. Pour moi le relief c'est la petite butte au fond du jardin sur laquelle pousse un immense frêne. J'aimerais bien grimper sur les branches du frêne, mais elles sont bien trop larges, et les appuis sont difficiles à trouver quand on a 7 ans, et puis j'ai peur de me faire mal si je tombe. Mon relief à moi est petit. Il ne me sert pas à dépasser mes limites, il me sert à déplacer mon point de vue.

J'adore voir d'en haut, loin, deviner les rues, les collines, les routes.

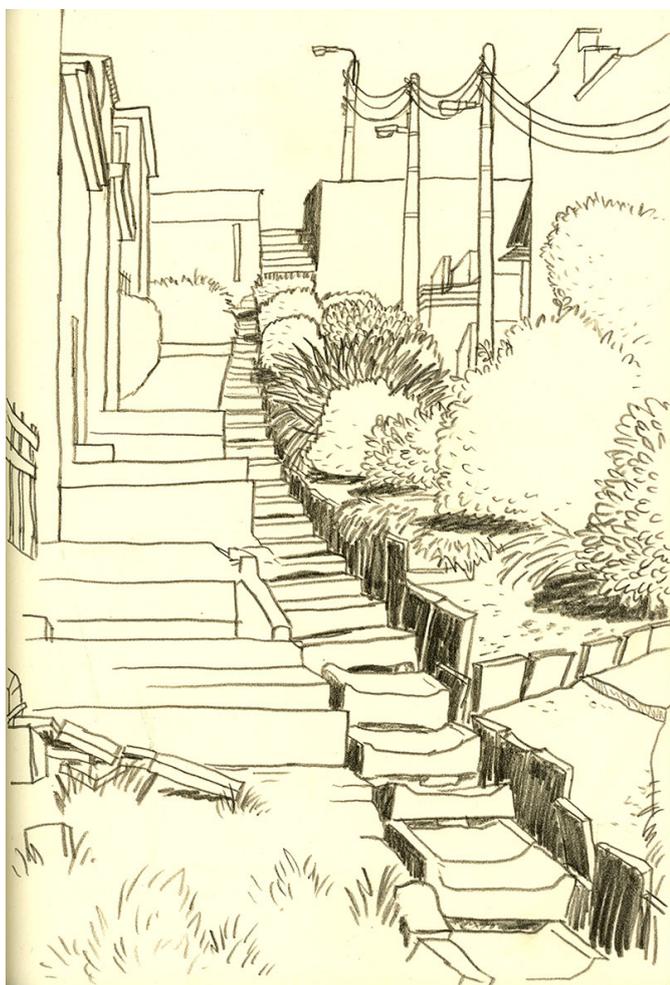
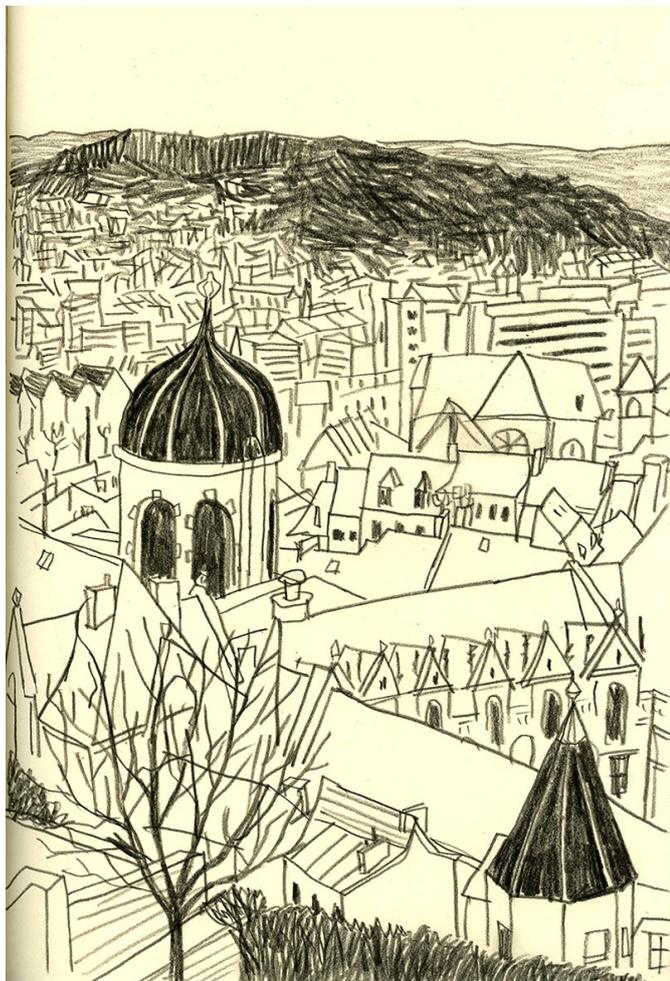
Imaginer comment ce serait d'aller là-bas, plus loin.

Par Capucine Latrasse 26 JUIN 2024

Décembre 2023, Hautes-Pyrénées



Été 2008 et printemps 2020, Liège, Belgique



Quand tu arrives à Liège par le train de Bruxelles, les derniers kilomètres de rails entre Ans et la gare des Guillemins effectuent une lente descente vers la vallée de la Meuse. La ville est installée au bord du fleuve, dans un creux probablement creusé par ce dernier. Les péniches belges et néerlandaises y passent très régulièrement, souvent chargées jusqu'à la gueule de tas de cailloux, graviers, sables, ou déchets métalliques que l'on espère dédiés au recyclage. A chaque fois que je suis sur un des ponts et que je vois une péniche passer dessous, je me demande si je serais capable de sauter dans le chargement de sable comme James Bond. C'est un coup à se péter la cheville.

Du bord du fleuve, quand tu regardes vers le Nord, tu peux voir bien-sûr la tour de la Cité Administrative années 60 récemment rénovée, mais aussi deux mystérieuses petites montagnes jumelles recouvertes d'arbres. Leur forme conique parfaite ne trompera pas les professionnels des paysages de régions minières : ce sont bien deux terrils jumeaux, Bernalmont et Belle Vue. De si mignonnes petites montagnes, de si peu effrayants massifs, cela m'a donné envie de monter au sommet. Enfin un relief à ma mesure ! Pas besoin d'équipement professionnel, pas besoin d'entraînement sportif, pas besoin de souffrir du froid ou de se brûler la peau.

La première fois que je monte sur le terril Belle-Vue, j'ai quand même besoin d'un guide, parce qu'il n'est pas si simple de trouver le bon passage entre les rues et les maisons pour atteindre le terril entr'aperçu au loin. Je découvre que Liège est truffée de ruelles trop étroites pour les autos, d'escaliers de guingois, aux pavés descellés par des herbes dites « mauvaises ». Rien n'est plus magique pour moi que de savoir qu'une ville est pleine de passages secrets et de points de vue en hauteur.

Un terril est un gros tas de cailloux et de terre. En général des morceaux de schiste et de charbon. Le sol est anthracite, friable sous la chaussure. Ce n'est pas une balade pour petites mamies instables sur leurs quilles. L'avantage du friable, c'est que cela empêche les promoteurs immobiliers de faire des plans sur la comète : on ne pourra jamais construire un immeuble sur un terril, seuls les herbes, les arbres, les VTT et les promeneuses y sont tolérées. Une sorte de garantie d'espace vert dans la zone urbaine.

Atteinte d'une passion-terril après cette première excursion, je cherche ensuite à gravir et explorer tous les terrils de Liège. Terril Batterie Ancien et Batterie-Nouveau situés de part et d'autre de la rue du Fond des Tawes, terril de la Petite Bacnure, terril Sainte Barbe, terril de l'Espérance dont le chemin pédestre est accessible au bout de la rue aux Cailloux. Terrils du Gosson et celui du Piron sur la colline de Cointe. Attention, ne pas confondre terril et colline ! Autant les terrils élevés et de forme quasi-conique ont un statut topographiquement clair, autant d'autres peuvent être plats, rognés, pas finis. Pour chopper le « terril plat », il faut zoner dans un coin de maisons dites « d'ouvriers », chercher le sentier étroit entre deux blocs de maisons mitoyennes. L'espace s'ouvre sur un terrain plus ou moins vaste. Certaines parties enjunglées comme pas permis, d'autres couvertes d'herbe rase qui permet la promenade des

chiens et des enfants. Si le sol est poudreux, gris anthracite et plein de petits morceaux de schiste, c'est gagné : c'est un terril plat. Capsules et canettes de bière vides, emballages de pique-nique, mégots, parfois des planches taguées, des pneus abandonnés. Le contour de cette zone est très souvent arboré, des essences poussées là par hasard, parce que c'était possible. Des bouleaux et des saules malingres, des fourrés, des graminées, des ronces. Le paysagiste des jardins de Versailles s'en arracherait les yeux de dépit tellement rien n'est soumis aux lois esthétiques occidentales.

Jusque dans les années 2000, les terrils de Liège étaient peu considérés par les citoyens de la ville. Tas de déchets miniers, une fois l'exploitation des mines achevée ils ont continué à être des tas de déchets. On y trouvait aisément des vieilles machines à laver, des matelas, des frigos abandonnés. Plusieurs campagnes de nettoyage menées localement par les habitants des quartiers ont finalement ramené une beauté à ces zones dont personne n'était particulièrement fier auparavant. Pour moi, ce sont des lieux magiques et tragiques, des zones à la « Stalker » des frères Strougatski, où la maltraitance de la terre par l'Humain a trouvé une forme de guérison.

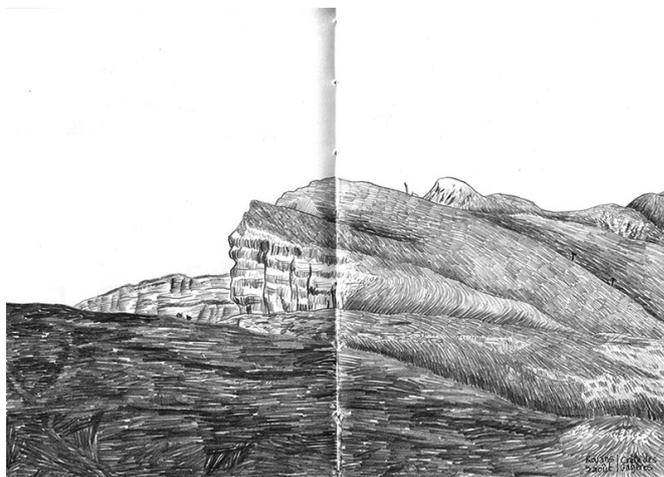
Tous les jardins des habitats environnants ces terrils ont une terre saturée en métaux lourds. Y faire pousser des légumes est un excellent moyen d'ingérer toutes sortes de saloperies nocives pour le corps.

Malgré la toxicité des terrils, des biotopes spécifiques s'y sont développés¹. En 2011, monsieur p.Frankard, sur base de nombreux relevés botaniques, a établi une liste de 88 espèces de plantes supérieures entre 1994 et 2007 sur le terril du Piron. Dans son recensement, on trouve notamment le crapaud calamite (*Bufo calamita*), l'orvet fragile (*Anguis fragilis*), le lézard des murailles (*Podarcis muralis*), et les coléoptères lucane cerf-volant (*Lucanus cervus*) et une petite biche (*Dorcus parallelipedus*). Le terril du Piron, qui est un des « terrils-plats » de Liège, se trouve aujourd'hui menacé par un projet de construction de maisons unifamiliales ainsi que des immeubles à appartements. Les communes de Belgique se gardent sous le coude des « zones d'aménagement communal concerté » (ZACC). En gros : des zones vertes dont les communes peuvent disposer au gré de leurs besoins d'expansion urbaine². On aurait comme l'impression que l'Humain n'apprécie guère les lieux où il n'a pas laissé sa trace.

Avril 2008, Royans/Vercors

Septembre 2019, Ardèche

Juillet 2011, Drôme





Le jour où monsieur Demangeolle nous a expliqué la tectonique des plaques, j'ai reçu comme un coup au cœur. Presque comme si je découvrais enfin que la Terre était sphérique après avoir cru toute ma vie qu'elle était plate (ma vie de 11 années). Vexée de n'avoir pas été informée plus tôt de cette théorie de la tectonique des plaques, pourtant confirmée dans les années 60, je constatai que les adultes prenaient vraiment les enfants pour des huitres écervelées. Dans le même élan, les cours de SVT du collège entamèrent le programme de géologie. À première vue je pensais le sujet plutôt grisâtre, il a finalement été chatoyant d'horizons nouveaux. Ces cailloux que je ramassais et accumulais depuis ma petite enfance dans différents paysages – bords de la Manche, rivières, montagnes, fond du jardin, cour d'école – ces cailloux de Petit Poucet aux diverses formes et textures, colorés du blanc Étretat au gris toit d'ardoise, parfois rouge sombre volcanique, contenaient une histoire ! La planète s'exprimait dans des strates âgées de milliards d'années, et certains humains savaient décrypter ce langage. Je me mis à regarder encore plus attentivement le sol, désireuse de comprendre notre planète. Mais la connaissance ne vient pas seulement par l'observation, et comme je n'étais pas très portée sur les études scientifiques, j'ai fini par dessiner les roches sans en comprendre leur histoire secrète.

Mon cheminement dans les études me fait passer des Vosges à la Drôme. Un tout nouvel environnement s'ouvre à moi. Les maisons de Valence ont des crépis saumon, beige, et des

sortes de lignes de petits ponts situés juste sous le toit. Je suis inquiète quand il ne pleut toujours pas au bout d'une semaine de temps sec. Pas vraiment à l'aise seule hors de l'environnement urbain, je me laisse emmener dès que possible hors de ma zone de sécurité du moment que je n'y suis pas seule. Une amie plus expérimentée en matière de randonnées (et équipée d'une automobile, détail important) m'annonce avec des étoiles dans les yeux que le centre de la Pangée se situerait dans le département de la Drôme, à La Baume-Cornillane. Cette théorie très franco-centrée me fait beaucoup rire, mais la contagion se propage : je veux moi aussi m'enivrer des roches et des cailloux du Vercors et de l'Ardèche.

Je ne sais pas si c'est la trouille de me casser la cheville ou la conscience d'être très vulnérable qui m'est tombée dessus en plein milieu d'un orage dans la chaîne des Aravis³ lorsque j'avais 14 ans, mais voilà, j'ai peur des montagnes. Une des règles à suivre lorsqu'on n'est pas une pro de la montagne : ne pas partir seule en randonnée, surtout dans des montagnes que l'on ne connaît pas. Je peux m'abriter derrière cette maxime sans passer pour une dégonflée, mais la vérité est terrible : je ne suis pas une aventurière. Pas de trek en solo au Kirghizstan, pas de voyages dans les confins du Kamtchatka. Même une balade seule dans le Vercors me fait peur.

Novembre 2015, Vercors



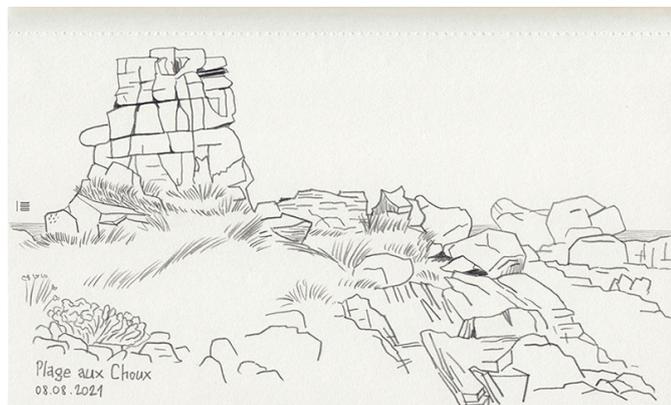
Dimanche 8 novembre 2015, le temps est magnifique à Valence. Secouée depuis quelques mois par une rupture amoureuse douloureuse, j'ai beaucoup perdu confiance en moi et en ma capacité à entreprendre quoi que ce soit. Mais là, il y a comme une onde électrique qui me traverse. J'ai une voiture, j'ai des jambes, je vais monter dans le Vercors et marcher. Pas loin, pas dans l'inconnu, juste poser la voiture au col de Tourniol et faire une petite boucle que je connais déjà.

Mais seule.

Ma décision prise, la trouille me gagne. Cette bonne vieille trouille qui prétend me protéger comme un père et une mère, mais qui me casse un peu les ovaires aussi. Je l'entends, et je lui explique tout bien : il est tôt, il fera nuit vers 17 h 30 et je serai déjà rentrée. Je prépare mon sac soigneusement ; l'eau, le petit casse-dalle, les noix, la carte IGN, le coupe-vent, le pull et les souliers de rando. Je pousse même la prudence plus loin : couverture de survie (tellement légère et pas lourde, et puis quelle élégance cet effet aluminium !), lampe frontale, petits pansements pour les ampoules. Papy Marcel et Mamie Annie s'ébroueraient de joie s'ils voyaient combien leur petite-fille a bien retenu leurs leçons de prévoyance. Le carnet de dessin et les crayons, bien sûr. Marcher le long des falaises qui tombent à pic, ça c'est le trip total. Voir

loin la vallée du Rhône, et l'Ardèche en face plein Ouest. Les chocards à bec jaune criaillent, passent devant moi et même plus bas le long de la paroi rocheuse. Les anfractuosités sont leur maison. Imagine : tu sors de chez toi et paf tu as la vue directe, le vide et l'air qui te porte. La chance. Je reste longtemps à observer au loin, je prends mon temps pour dessiner les contreforts un peu plus au Nord. Je marche à mon rythme d'asthmatique, lent et régulier. J'accepte le fait que je ne suis pas comme ce compagnon avec qui j'ai partagé ma vie pendant presque 7 ans, je ne suis pas un aventurier comme lui, je ne suis pas un sportif comme lui. Je suis une promeneuse du dimanche, et ça me va.

2013 et 2021, Côtes-d'Armor, Bretagne



Papy Marcel et Mamie Annie, nommés Papy et Mimi par leurs nombreux petits-enfants, étaient d'origine aisée. Médecins, docteurs en chimie, architectes, tous ces glorieux métiers décorent leur arbre généalogique – bien sûr les femmes n'ont pas ce genre de titres, elles s'occupent de la descendance, et bien sûr ce n'est pas considéré comme du « travail ». Quand tu es une enfant à la peau blanche de la classe moyenne, tu n'as pas conscience de tout cela. Les différences de classe, le patriarcat, le racisme, c'est inexistant.

Mes parents nous emmenaient, mes sœurs et moi, chaque été en vacances en Bretagne, au bord de la Manche. Un mois complet de totale immersion dans un environnement d'eau, de sable, de granit (parfois rose), de crabes, d'algues. La joie absolue. La maison de vacances des grands-parents était une modeste maisonnette des années -30 agrandie dans les années -60. Son aspect n'avait rien de très bourgeois, et y passer un hiver aurait été pénible tant l'isolation était quasi inexistante, mais pour l'été avec les cousin-e-s c'était parfait. La Bretagne c'était loin de chez nous, il fallait franchir près de 900 km pour y aller, et chaque été j'attendais ce grand voyage avec impatience. La première baignade au matin de l'arrivée était comme un nettoyage mystique. La mer fraîche effaçait l'année scolaire, les devoirs de mathématiques, les poèmes de Maurice Carême, ma flippe des mauvaises notes. Je rede-

venais une personne mue par l'élan de vie.

Grande passion pour les châteaux de sable, les parcours sculptés pour les billes, les tas, les trous, les douves qui se remplissent quand la marée monte. La matière sable mouillée était une source de joies sans fin. Mimi était partisane de ces activités de bord de mer et nous y emmenait volontiers, alors que Papy était plutôt du côté des voiliers – et un vrai marin ne va jamais se baigner, c'est bien connu.

Le truc de Mimi, c'était partir « à la découverte » avec ses petits-enfants. Elle ne manquait jamais d'emporter avec elle son « bâton de la découverte » et une poignée de bonbons durs aux fruits, notre récompense quand nous arrivions à la moitié de la promenade. Avec elle nous sommes allés gravir les rochers entassés de part et d'autre de la plage de sable fin, regarder s'il y avait des crevettes grises pour une prochaine partie de pêche à pied, et puis observer chaque bernique, chaque crabe, chaque algue. Un des lieux qui m'avaient beaucoup impressionnée était une sorte de gouffre⁴, profond creux entre un amoncellement de rochers de granit rainurés, au fond duquel grondaient les vagues, le son répercuté et amplifié par la roche. Il y avait aussi le Gros Orteil, un rocher de forme de gros orteil, dressé debout par la magie de la nature, et sous lequel un enfant pouvait passer en se faufilant couché sur la pierre rugueuse. Il y avait aussi la Roche Branlante que chacun-e avait le droit de faire bouger tout seul, sans l'aide d'un adulte. Ces balades, si on en mesure la distance sur une carte, sont courtes, mais le voyage effectué dans l'imaginaire était immense et très long. J'avais l'impression de partir pendant des jours, de vivre mille aventures minuscules.

Pendant 18 années, je suis retournée dans cette maison chaque été. Et tant que ma grand-mère a pu marcher, nous sommes retournées « à la découverte » de ces mêmes balades. Les gros rochers n'avaient pas bougé, ils étaient au même endroit que l'année précédente. Mais chaque été tout semblait différent, et j'avais l'impression qu'il fallait à nouveau réapprivoiser le paysage, refaire connaissance, renouer les liens avec les lieux.



L'AUTEUR

Capucine Latrasse

Capucine Latrasse est née en 1978 en Lorraine. Elle a grandi dans les Vosges « de la plaine ».

Elle a longtemps trébuché sur la fatale question « Qu'est-ce que tu feras quand tu seras grande ? ». Elle a eu le privilège de pouvoir apprendre à dessiner, écrire et raconter, par le texte, par l'image, par le mouvement. Elle tente maintenant de faire tout cela, et de pouvoir gagner sa vie avec, en faisant le moins possible de compromis. Cela s'appelle « grandir ».

dessins sur Instagram : [capucine_latrasse](https://www.instagram.com/capucine_latrasse)

films d'animation sur Vimeo : <https://vimeo.com/capucinelatrasse>

bandes dessinées : <https://grandpapier.org/capucine-latrasse/>

BIBLIOGRAPHIE

Note

1. Voir site Biodiversité en Wallonie <http://biodiversite.wallonie.be/fr/accueil.html?IDC=6>
2. Voir site «Ry-Ponet, un paysage à préserver» <https://ryponet.be/>
3. Haute Savoie, près de la Clusaz
4. Il y a le fameux Gouffre de Plougrescan dans les Côtes-d'Armor, mais il en existe d'autres plus petits et sans nom

Bibliographie de Capucine Latrassé (bandes dessinées)

2012 *C'est l'hiver*, auto-édition avec Cotoreich (Grenoble) 2004 *Girl's Dreams*, édition Stripburger (Ljubljana, Slovénie)
2007-2024 participations à divers fanzines de BD, dont *Milk & Wodka* et *Freakshow Comix* (6 numéros parus à ce jour)

Filmographie de Capucine Latrassé (courts-métrages d'animation)

2017 *Fer de Lance*, vidéoclip pour le musicien Kūzylarsen
2016 *Cristina*, vidéoclip collectif avec l'atelier Worksheep (Bucarest) pour le groupe Robin and the Backstabbers
2015 *Fêlures*, avec *chapeau chinois*, film collectif avec le festival d'un Jour (Valence)
2010 *Quand j'étais petit, je croyais que j'étais invincible*, co-réalisé avec Guillaume Levasseur
2004 *Contre-Jour*, film de fin d'étude de l'école La Poudrière

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Capucine Latrassé, *Montagnes et tas de cailloux*, Openfield numéro 23, Juin 2024

<https://www.revue-openfield.net/2024/06/26/montagnes-et-tas-de-cailloux/>

Orthos Logos

Dans le cadre de ce numéro Relief, Openfield s'est entretenu avec Thomas Paturet, architecte, éditeur et cartographe. Il évoque son parcours au sein duquel la carte et le relief prennent une place particulière. Son approche se tient en marge de cette société paradoxale dans laquelle notre usage massif de la carte et de la géolocalisation va de pair avec notre incapacité progressive à nous repérer et à nous situer.

Par Thomas Paturet 26 JUIN 2024

Vous avez une formation d'architecte, qu'est ce qui vous a amené à travailler sur la cartographie, médium qui, a priori, est plutôt l'outil des géographes ou des paysagistes ?

Thomas Paturet : À l'époque, lors de mes études à l'EPFL, l'école polytechnique fédérale de Lausanne, je cherchais à me faire quelques sous en plus. Il y avait un poste disponible pour travailler en tant qu'assistant-étudiant auprès d'un laboratoire ancré sur l'urbanisme. Je me suis lancé dans le SIG grâce à cela. J'ai tout appris sur le tas. Puis à force de bidouiller, ça a commencé à me plaire.

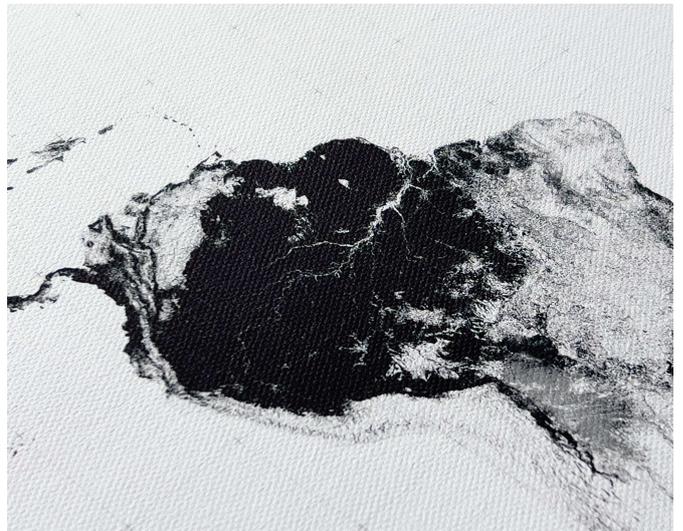
Vous dites qu'« il faudrait peut-être, avant de faire de l'architecture, savoir où l'on est » ? Est ce que votre travail de cartographe a modifié votre façon de faire de l'architecture ?

TP : Oui, ça me paraît être le b.a.-ba. Je ne peux compter le nombre de personnes que j'ai pu côtoyer à travers mon parcours universitaire, ou même professionnel, qui ne se souciaient absolument pas de leur environnement. C'est affligeant. C'est à peine s'ils connaissent le nom de la rue qui les mène à chez eux.

La cartographie force à l'observation. Du moins, lorsqu'on s'y dédie sincèrement ; c'est un art ingrat pour les personnes pleines d'illusions. Afin de cartographier le territoire qu'on cherche à représenter, il faut non seulement avoir parcouru les archives disponibles – s'imprégner de ce qui précède – mais il faut également l'adosser à un travail photographique récent. Si on peut se déplacer sur place, tant mieux. Mais l'essentiel, c'est de pouvoir cerner les caractéristiques uniques ; ceux qui permettent de différencier le territoire étudié d'un autre.



Mer Méditerranée, extrait © orthos logos, éditeur & cartographe 2023



Couvert Forestier Mondial, extrait © orthos logos, éditeur & cartographe 2023



Carte des phares de la façade Atlantique, extrait © orthos logos, éditeur & cartographe 2023

Vous dites aussi que si « nous façonnons le paysage, les paysages nous façonnent, que la carte dévoile ce façonnement ». Que raconte la carte de celui qui la fait ?

TP: Une carte n'est jamais neutre. D'où la plus grande réticence de Platon vis-à-vis de l'imitation et de l'ensemble des arts qui touchent à la représentation. La carte ne présente pas une réalité, elle représente une idéalité — celle de son cartographe. Cet idéal, pendant de longues années, a toujours été lié à la manie que les Hommes ont de vouloir se trucider. La carte naît d'une volonté guerrière — de renseignements et de contrôles.

Aujourd'hui, elle sert à des fins surtout décoratives. De toute façon, les gens ne savent plus utiliser une carte. Tout est prémâché par les GAFAM — on n'utilise plus la carte, on vit la carte. L'absurde lubie de Mein Herr du *Sylvie & Bruno* de Lewis Carroll¹ semble se concrétiser devant nos yeux :

« - Voilà une chose que nous avons apprise de votre pays, dit Mein Herr, faire des cartes. Mais nous l'avons poussée beaucoup plus loin que vous. A votre avis, quelle serait la plus grande échelle de carte utile ?

- Je dirais au cent millième, un centimètre au kilomètre.

- Seulement un centimètre ! s'exclama Mein Herr. Nous avons atteint cela très vite. Puis nous avons tenté dix mètres au kilomètre. Puis vint l'idée grandiose ! Nous avons réellement fabriqué une carte du pays, à l'échelle d'un kilomètre au kilomètre !

- Vous en êtes-vous beaucoup servi ? demandai-je.

- Elle n'a jamais encore été déroulée, dit Mein Herr ; les fermiers ont fait des objections ; ils ont dit que ça couvrirait tout le pays et que ça cacherait le soleil ! Aussi nous utilisons le pays lui-même comme sa propre carte, et je vous assure que ça marche aussi bien. »



Carte des châteaux de la Loire © orthos logos, éditeur & cartographe, 2023



Carte des viaducs en acier du Massif central, Extrait © orthos logos, éditeur & cartographe 2023

Lorsqu'une institution ou une personne vous commande une carte, quel est votre technique de travail ?

TP: J'absorbe des références, en masse. Surtout des cartes existantes de la région concernée ainsi que des études géographiques. Puis je m'attaque à la collection des données ; tout ce qui touche à la matière première qu'on insert dans le logiciel, les fichiers SIG et autres supports numériques. La collection des données détermine grandement la qualité de la carte. Ensuite, je fais plusieurs essais, en aller-retour constant avec la clientèle, afin d'affiner le contenu et la forme.



carte pour un client privé © orthos logos, éditeur & cartographe 2022

La cartographie est l'une des disciplines au sein de votre projet Orthos Logos. Comment est né ce projet ?

TP: La plateforme orthos logos naît d'un constat assez simple, que je peux d'ailleurs emprunter directement à La Bruyère : « Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. » En effet, tout est dit — mais personne n'écoute, personne ne lit. Les gens préfèrent bricoler des solutions temporaires, ancrées sur des tendances. Le passé n'est pas rentable, il faut donc constamment créer du nouveau pour noyer l'ancien, histoire de continuer à vendre.

L'objectif d'Orthos Logos c'est de donner l'envie, d'inciter les lectrices et les lecteurs à se jeter dans ce passé — celui qui regorge de sagesse. La plateforme repêche ce qui est constamment noyé. C'est une lutte : une grosse majorité des personnes viennent essentiellement pour se distraire devant des images, piocher des références iconographiques et passer vers un autre site ; l'espoir, c'est qu'elles restent parfois aussi pour le texte. Qui sait.

Au sein de cette plateforme multiple, on retrouve une sélection de cartes, allant de cartes géologiques en carte de pluviométrie, de plans urbains en carte de la Lune... Qu'est-ce qui guide vos choix ?

TP: Initialement, au début de la plateforme, un jugement purement esthétique. Je privilégiais des cartes avec des topographies nettes et épurées. Depuis quelque temps je m'intéresse un peu moins à la forme et plus au contenu. Je cherche à les adosser à des lectures. Récemment, je terminais un ouvrage de Simone Weil sur la Grèce et je me suis donc penché sur la cartographie de cette région.

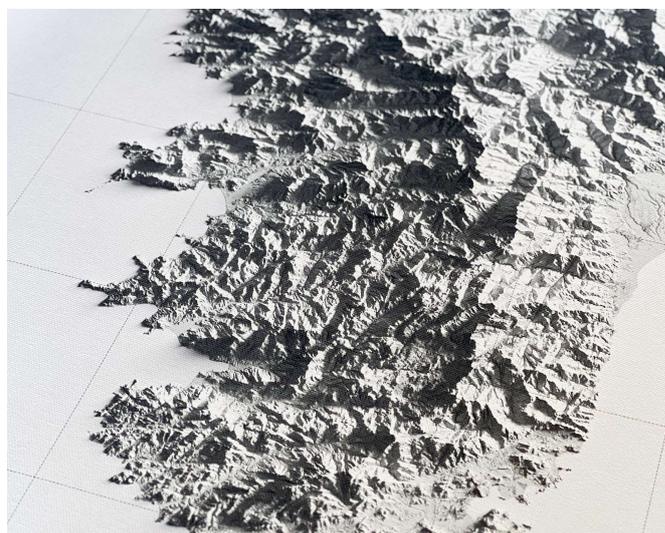
Vous vivez en Cerdagne ; la question du relief est très présente dans vos cartes et dans vos choix, avez-vous un rapport particulier à cette dimension et à sa représentation ?

TP: J'adore ce passage de Lawrence Durrell dans Justine : « Nous sommes les enfants de notre paysage ; c'est lui qui nous impose notre conduite, et même nos pensées dans

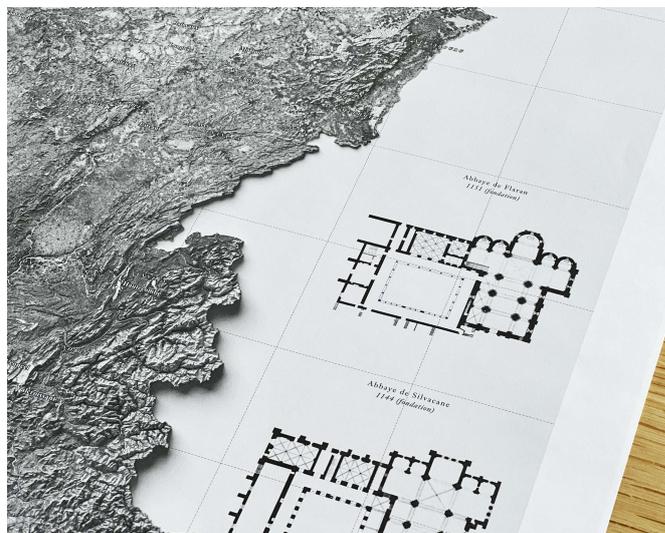
mesure où elles en sont le reflet, où elles s'harmonisent avec lui. Je ne conçois pas de meilleure identification. » Je me dissocie pleinement de cet être universel, le produit d'un paysage global et homogène, si brillamment ridiculisé dans le film Playtime de Jacques Tati. C'est mon pire cauchemar.

Le relief, c'est ce qui dicte la manière dont l'eau s'écoule. C'est cela qui forge nos bassins versants, puis la flore, la faune et toute la diversité qui en sortent. Le relief, c'est aussi un rappel des limites. L'Homme contemporain frôle quotidiennement avec l'ivresse démiurge. Il est obnubilé par les voyages, les activités, les loisirs, les plaisirs : il ne rêve que d'un monde sans limites. On sait où tout cela va finir, ça fait depuis la Grèce antique que l'on connaît les résultats de l'hybris.

Les Pyrénées catalanes – les Montanyas regaladas, comme on les nomme ici – encadrent ma vie. Elles m'ancrent dans une réalité finie, concrète et palpable. Elles forment un berceau ; elles m'isolent des âneries humaines. Rien de mieux que se sentir bercé par les montagnes.



Carte relief de l'île de Corse, extrait © orthos logos, éditeur & cartographe 2023



Carte des abbayes cisterciennes, extrait © orthos logos, éditeur & cartographe 2023



Relief France, extrait © orthos logos, éditeur & cartographe 2024



L'AUTEUR

Thomas Paturet

Thomas Paturet, Éditeur et Cartographe
Arch. dipl. EPFL
<https://orthoslogos.fr/>
<https://www.thomaspaturet.com/>

BIBLIOGRAPHIE

1. Carroll, Lewis. Sylvie et Bruno. Seuil. Points. 1992. p. 357-358

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Thomas Paturet, *Orthos Logos*, Openfield numéro 23, Juin 2024
<https://www.revue-openfield.net/2024/06/26/orthos-logos/>

Alpes en mutation

Depuis 20 ans, j'explore les transformations du paysage de la haute montagne alpine dans le contexte du réchauffement climatique : fonte des glaciers, dégel du permafrost, éboulements et avalanches de pierres. Le paysage change radicalement en haute altitude, déjà à +2 °C de réchauffement climatique. L'instabilité du terrain remet en cause les pratiques sportives et contemplatives de la montagne. Nous vivons un moment fort : d'un désert de glace, la haute montagne alpine devient un vaste désert de pierre, d'éboulis et de moraine.

Par Olivier de Sépibus 26 JUIN 2024

Lorsqu'en 2004 je retourne dans le massif des Écrins (France) pour revoir le glacier Blanc, je constate stupéfait qu'il est très loin de l'endroit où il était une quinzaine d'années auparavant. Je vérifie alors un effet tangible du changement climatique, encore âprement discuté dans ces années-là. Ma stupéfaction repose alors sur au moins deux éléments. Le premier porte sur des conséquences écologiques évidentes liées à l'assèchement de la zone. Le deuxième est associé à des considérations esthétiques : le paysage de la haute montagne englacée, qui m'habite et dont je suis imprégné, est en train de disparaître. Je n'ose dire que la montagne est défigurée, mais elle change du moins de figure.

Je décide alors d'entamer un travail photographique pour représenter et témoigner du phénomène de déprise glaciaire. Je sais d'ores et déjà que ces images ne pourront pas reposer sur des codes visuels établis : une autre figure de la montagne impose une autre manière de la représenter, de la figurer. Aujourd'hui, je peux dire rétrospectivement que j'ai adopté une démarche photographique avec un regard proche du géomorphologue : prenant en compte les questions de mouvement, de dynamique, de transformation de la montagne, mais aussi d'échelle.

Nous qualifions d'anthropocène (d'aucuns rectifieraient de capitolocène) cette nouvelle ère géologique où l'humanité devient une force géologique. Ce terme exprime au moins très bien que l'humanité contemporaine a changé de proportion, d'échelle dans ses rapports aux éléments naturels en devenant une force géologique. J'inscris cette perturbation d'échelle dans mes photographies en ne représentant plus les humains dans l'immensité de la montagne, venant ainsi troubler une lecture stable et immuable des paysages alpins où l'humain y est souvent représenté minuscule : petit en proportion dans l'immensité de la montagne, ce rapport d'échelle souligne de cette manière son courage et son exceptionnalité. Dès les premières représentations de la haute montagne alpine au 18^e siècle, l'humain y est figuré dans un paysage hostile, sauvage et rude, certainement une conséquence de l'esprit colonisateur, conquérant d'un homme blanc occidental dans sa pleine expression et expansion au

19^e siècle. Une légende des Alpes se crée autour d'un paysage que l'on nomme alors les neiges éternelles. Il s'instaure alors une relation déconnectée entre la haute montagne alpine réputée stable, immuable, pure et une humanité instable inscrite dans des aléas parfois tragiques qu'elle est capable de s'infliger. Tout se passe comme si, dans cet apparent mouvement de sécularisation des sociétés occidentales contemporaine, doit perdurer un espace sacré, paradis sur terre, protégé, immuable, sur lequel l'humanité compte pour se régénérer¹.

Cet imaginaire s'effondre avec les glaciers qui fondent et la montagne, qui s'écroule, patatra ! Nous faisons alors cette expérience étrange : avec la fragilité, la vulnérabilité des hautes montagnes, la disparition des glaciers, nous nous rendons compte que nous ne sommes pas si déconnectés avec les entités naturelles. Au contraire, nous y serions tellement associés que nous partagerions un destin commun : nos vies en dépendraient.

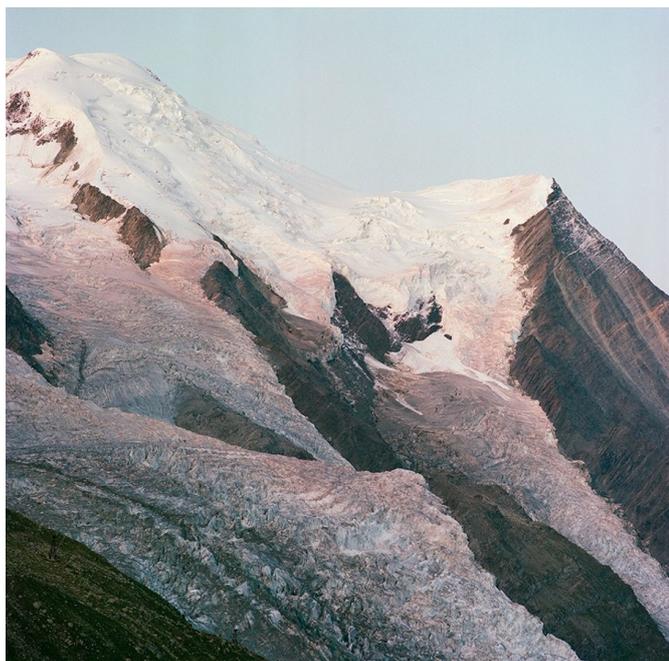
C'est certainement pour cela que je photographie la montagne pour elle-même, à hauteur de glacier : ce qu'elle est et ce qu'elle devient. En invisibilisant l'humain dans l'image et en empêchant le regardeur

de s'y identifier, l'être à regarder dans mes photographies, et sur lequel toute notre attention est portée, est le glacier. Je me focalise sur le corps du glacier : ses formes infinies, ses dynamiques, ses couleurs, etc. Je le considère comme une entité naturelle, sujet autre qu'humain. Dans ce processus de défiguration du paysage de montagne, je fais ce pari qu'une forme d'identification au glacier, au paysage, se réalise. En Suisse, mais certainement ailleurs, des personnes disent perdre un membre de la famille avec la fin des glaciers. Parole forte, qu'il s'agit de prendre au sérieux et qui indique le désarroi dans lequel se trouvent des populations alpines perdant le glacier comme élément central autour duquel s'est instauré une légende des Alpes : des traditions, des pratiques, des rapports sociaux, une économie, etc., etc., et finalement un dialogue muet, invisible avec les glaciers, la montagne.

Ma série d'images suit le cours du processus vers l'étiolo-

ment, l'empierrement, la dislocation, la fonte inexorable et finalement la disparition des glaciers. Vers la fin de la série, apparaît alors un paysage indésiré, non prévu, non envisagé. À la lettre, il n'a pas encore de visage. Il nous appartient alors de ré-envisager la montagne. Lui donner une autre figure. Avec la disparition des paysages englacés, apparaissent et s'ouvrent d'autres paysages : nous manquons de termes pour les décrire, de toponymes pour les nommer. Tout un vocabulaire doit s'inventer pour s'approprier une réalité nouvelle, travail qui s'inscrit dans de nombreux domaines tant scientifiques qu'artistiques.

Nous voilà embarqués dans des processus concomitants de défiguration, de perte, de deuil, mais aussi de réappropriation afin d'envisager à nouveau frais nos rapports avec la haute montagne alpine. Réactualiser un imaginaire prend du temps, comprendre, intérioriser et adopter des comportements adéquats avec le nouveau régime climatique² se fera sur plusieurs années. Alors que la situation semble urgente, les processus de transformation, de mutations sont en marche avec des résistances énormes, des avancées et reculs inévitables, des doutes et des certitudes pourtant.



Dôme du Goûter & glacier des Bossons, Massif du Mont-Blanc, France. Août 2022. ©Olivier de Sépibus



Vadreta (glacier) di Fellaria, Lombardi, Italie. Août, 2022. ©Olivier de Sépibus



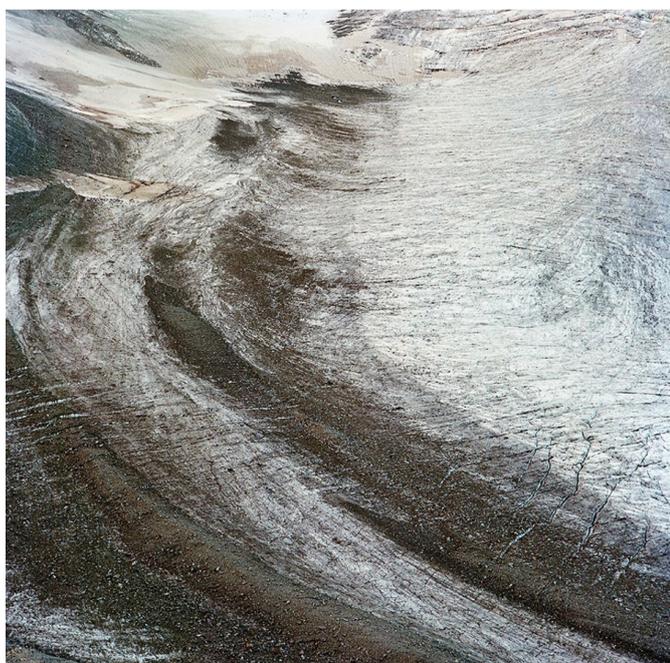
Glacier de la Girose, Massif des Ecrins, France. Août 2022 ©Olivier de Sépibus



Glacier de l'Argentière, Massif du Mont-Blanc, France. Fin août 2016. ©Olivier de Sépibus



Piz Trovat & Piz d'Arlas, Vadret (glacier) Pers, Massif de la Bernina Canton des Grisons, Suisse. Août 2022 ©Olivier de Sépibus



Glacier Durand, Massif de la Dent Blanche, Canton du Valais, Suisse. Fin août 2015 ©Olivier de Sépibus



Vadreta (glacier) di Fellaria, Lombardia, Italie. Août, 2022. ©Olivier de Sépibus



Fin de vie du Tiebergletscher, glacier du Tierberg, Canton de Berne, Suisse. Août 2022. ©Olivier de Sépibus



Reste de glacier sous les aiguilles de Chamonix, Massif du Mont-Blanc, France. Fin Août 2022 ©Olivier de Sépibus



Lauteraargletscher & Finsteraargletscher, les deux glaciers ne se rejoignent désormais plus, Canton de Berne, Suisse. Août 2022 ©Olivier de Sépibus



Glacier du belvédère, sous le Mt-Rose, Piémont, Italie. Août 2022. ©Olivier de Sépibus



Bas du glacier du Weisshorn, Canton du Valais, Suisse. Septembre 2016 ©Olivier de Sépibus



L'AUTEUR

Olivier de Sépibus

Olivier de Sépibus vit et travaille à Die, dans la Drôme. Il est photographe, plasticien, apiculteur, jardinier. Une préoccupation majeure guide toute son œuvre : l'exploration de nos rapports avec le vivant, les entités naturelles, le paysage comme totalité sensible.

BIBLIOGRAPHIE

1. Bruno Latour «Face à Gaïa, huit conférences sur le nouveau régime climatique», La Découverte, 2011

2. Voir à ce sujet le passionnant dernier essai d'Emilie Hache «De la Génération», Les Empêcheurs de Penser en Rond, 2024.

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Olivier de Sépibus, *Alpes en mutation*, Openfield numéro 23, Juin 2024

<https://www.revue-openfield.net/2024/06/26/alpes-en-mutation/>

Soulever l'horizon

Du plus, loin que je m'en rappelle le paysage face à moi a toujours été plat. Bretonne d'origine, il y avait l'océan, l'horizon linéaire et infini dans lequel venait s'évanouir le rayon vert : au lever ou au coucher de soleil, lorsque l'astre solaire monte ou descend, une forme verte apparaît furtivement au-dessus de l'horizon.

Par Marianne Herjean 26 JUIN 2024

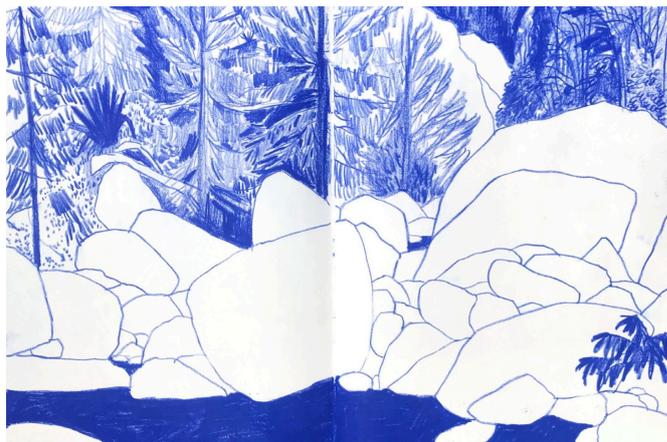
Enfant, mon père m'a expliqué les phénomènes de « la Pangée » et de la dérive des continents, j'ai alors compris que certains grands morceaux de terre étaient rentrés en contact et que par la force de cette rencontre, ils s'étaient soulevés l'un sur l'autre et avaient formé ainsi des reliefs. Colline, montagne, massif, j'imaginai un réel plissé, haut, qui accrochait la neige et par qui derrière lequel se cachait le soleil.

La peintre Fabienne Verdier lors d'un voyage d'études en bateau le long des fiords norvégiens* explique : « C'était une expérience totalement folle de comprendre comment une ligne évolue et comment tout d'un coup, on en découvre une derrière, et ensuite une troisième... J'ai découvert comme ça, qu'en quelques traits, on pouvait partir dans l'ossature du monde ».

Je suis peintre, dessinatrice, paysagiste, danseuse, voyageuse ; d'une manière similaire, par de nombreux voyages le paysage s'est alors soulevé devant moi. Je me suis mise à arpenter, traverser et j'ai tenté de représenter ces reliefs. Mon corps a appréhendé la juste distance « face », se reculer, avancer, s'immerger. Il s'agissait de pouvoir tout embrasser, de sentir les justes plis et de faire « apparaître ». Avec des crayons, des pastels secs et gras, des encres, j'ai monté mes lignes et suivi ces horizons étranges. La couleur bleue garde la concision du noir, mais elle permet des intensités et une lumière plus diffuse pour dessiner ces « masses » qui se posent sur le sol, remplissent l'horizon et découpent le ciel.



Depuis les quais de Vevey vue sur le Grammont et les montagnes de la vallée du Rhône, 2024, pastel & crayon sur papier, 60/42cm, Suisse © Marianne Herjean



Depuis la berge vue sur les roches du bassin bleu, 2023, crayon de couleur sur papier, 60/42cm, cirque de Cilaos, île de la Réunion, France © Marianne Herjean



Depuis Albogasio-oria vue sur le Monte Grona, 2024, pastel et crayon de couleur sur papier, Italie © Marianne Herjean



Depuis Sirnea sur vue la Bucegi, 2022, pastel sur papier, 42/29,7cm, Sirnea, Roumanie © Marianne Herjean



Depuis la plage de Büyükkakıl vue sur les collines de Kaş, 42/21cm, pastel aquarellable sur papier, Turquie © Marianne Herjean



Depuis les criques de Mandrakiou Molos vue sur l'île de Dokos et le continent, 2024, pastel et crayon de couleur sur papier, 43/28cm, île d'Hydra, Grèce © Marianne Herjean



L'AUTEUR

Marianne Herjean

Diplômée de l'école du paysage de Versailles en 2015, c'est l'année qui suit, lors d'un long séjour en Chine dans le cadre d'un échange avec l'école européenne de l'image d'Angoulême que Marianne Herjean s'initie à la peinture, aux papiers et aux marges poétiques des paysages mondialisés.

En option si besoin : (En 2017, elle obtient le prix NEU NOW 2017 avec l'installation *Au soleil*. De façon succincte voici les expositions principales auxquelles Marianne Herjean a participé ces dernières années ; à la galerie Poteaux d'angle à Bourges, puis à l' Espace L, rue des Bains à Genève. En février dernier, elle expose suite à l'invitation du comité au centre culturel du Manoir Cologny (*De Genève à Téhéran, se souvenir de la lumière*).

Peintre, dessinatrice, architecte paysagiste, ces recherches picturales interrogent le paysage et son expérience en mouvement, au départ par des petits carnets de dessin qui lui donnent les indices *in situ* de la peinture à venir (couleurs, formes, dimensions...). Elle cherche à retranscrire le langage, l'apparition et de la création d'échos sensoriels à travers des formes et références issues de la nature et de son territoire plus large.

<https://www.marianneherjean.com/>

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Marianne Herjean, *Soulever l'horizon*, Openfield numéro 23, Juin 2024

<https://www.revue-openfield.net/2024/06/26/15458/>

Embrasser son bassin versant

La lecture de paysage à l'échelle du bassin versant inspire régulièrement mes recherches. Ici, sur les contreforts du Vercors, j'éprouve la nécessité vitale d'embrasser intimement ce territoire qui m'est cher, sculpté par des millions d'années de plissements et d'érosions successives que les nombreux ruisseaux et affluents de la rivière Drôme dévalent invariablement ; je développe ainsi depuis quelques années un travail patient et minutieux, dont je vous propose de découvrir ici un extrait du 1er volet, tout en reliefs.

Par Pierre-Yves Brunaud 26 JUIN 2024

« Un bassin-versant est quelque chose de merveilleux à prendre en compte : ce processus (pluie, cours d'eau, évaporation des océans) fait que chaque molécule d'eau sur terre fait le grand voyage tous les deux millions d'années. La surface de la Terre est sculptée en bassins-versants – une sorte de ramification familiale, une charte relationnelle et une définition des lieux. Le bassin-versant est la première et la dernière nation dont les limites, bien qu'elles se déplacent subtilement, sont indiscutables. [...] Du plus petit des ruisseaux situés au sommet de l'arête jusqu'au tronc principal d'une rivière approchant les plaines, la rivière ne constitue qu'un seul lieu et qu'une seule terre. » Accéder au bassin-versant, Gary Snyder, 1992

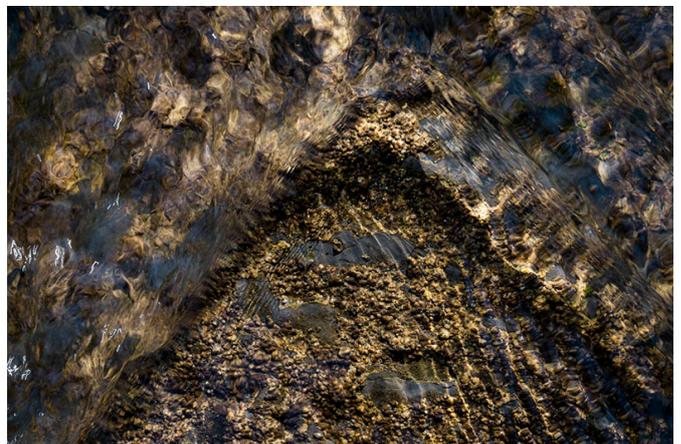
Observer son bassin-versant, c'est sentir l'ensemble de cet hydromonde s'écouler dans ses veines, des multiples sources et ruisseaux jusqu'à son lit. C'est regarder la montagne comme une sœur, les insectes, les poissons, les arbres, comme des frères. C'est rouler gaiement comme un caillou, transporter les sédiments, effriter doucement les marnes et les calcaires, effleurer la roche-mère, accueillir la chaleur des sables, la douceur des argiles, jusqu'à l'exutoire. Un exutoire en forme d'acte d'amour – et de création.

C'est encore faire l'expérience du manque, éprouver sa sécheresse ; encourager les vivants qui se sont mis à l'écoute du changement ; régénération des sols, ré-ensauvagement des bras... C'est aussi parfois contempler, impuissant, la colère de la crue ; comme celle des vivants qui se disputent en son lit, déshydratés par la peur ou submergés par les flots de l'ignorance.

L'histoire d'une montagne

Photographies : Pierre-Yves Brunaud

Texte : extraits de la célèbre « *Histoire d'une montagne* », d'Elisée Reclus, 1880



« Du haut du superbe observatoire, on ne voit point cheminer les fleuves comme les nuages d'où ils sont sortis, mais leur mouvement se révèle par l'éclat brasillant de l'eau qui se montre de distance en distance, soit au sortir des glaciers brisés, soit dans les petits lacs et les cascades de la vallée, ou dans les méandres tranquilles des campagnes inférieures. À la vue des cirques, des ravins, des vallons, des gorges, on assiste, comme si tout d'un coup on était devenu immortel, au grand travail géologique des eaux creusant, évitant leurs lits dans toutes les directions autour du massif primitif de la montagne. On les voit, pour ainsi dire, sculpter incessamment la masse énorme pour en emporter les débris, en nivel-

er la plaine, en combler une baie de la mer.

[...]



À la beauté des cimes et des saillies de toute espèce correspond celle des creux, plissements, vallons ou défilés. Entre le sommet de notre montagne et la pointe la plus voisine, la crête s'abaisse fortement et laisse un passage assez facile entre les deux versants opposés. C'est à cette dépression de l'arête que commence le premier sillon de la vallée serpentine ouverte entre les deux monts. À ce sillon s'en ajoutent d'autres, puis d'autres encore, qui rayent la surface des rochers et s'unissent en ravins convergeant eux-mêmes vers un cirque d'où, par une série de défilés et de bassins étagés, les neiges s'écoulent et les eaux descendent dans la vallée.



Là, sur un sol à peine incliné, se montrent déjà les prairies, les bouquets d'arbres domestiques, les groupes de maisons. De toutes parts des vallons, les uns gracieux, les autres sévères d'aspect, s'inclinent vers la vallée principale. Au delà d'un détour éloigné, le val disparaît au regard ; mais, si l'on cesse d'en voir le fond, on en devine du moins la forme générale et les contours par les lignes plus ou moins parallèles que dessinent les profils des contreforts. Dans son ensemble, la vallée, avec ses innombrables ramifications pénétrant de toutes parts dans l'épaisseur de la montagne, peut se comparer aux arbres dont les milliers de rameaux sont divisés et subdivisés en ramilles délicates. C'est par la forme de la vallée et de tout son réseau de vallons qu'on peut le mieux se rendre compte du véritable relief des montagnes qu'elle sépare.

[...]



Au milieu de ces ruines, il est facile d'observer ce qui fut encore tout récemment l'intérieur même de la roche ; j'en vois les cristaux dans tout leur éclat, le quartz blanc, le feldspath à la couleur d'un rose pâle, le mica qui semble une paillette d'argent. En d'autres parties de la montagne, le granit mis à nu présente un autre aspect : dans une roche, il est blanc comme le marbre et parsemé de petits points noirs ; ailleurs, il est bleuâtre et sombre. Presque partout il est d'une grande dureté, et les pierres qu'on pourrait y tailler serviraient à construire des monuments durables ; mais ailleurs il est telle-

ment friable, les cristaux divers en sont si faiblement agrégés, qu'on peut les écraser entre ses doigts. Un ruisseau, qui prend sa source au pied d'un promontoire de ce grain peu cohérent, s'étale dans le ravin sur un lit de sable le plus fin tout brillant de mica ; on croirait voir l'or et l'argent briller à travers, l'eau frémissante ; plus d'un rustre venu de la plaine s'y est trompé et s'est avidement précipité sur ces trésors qu'entraîne négligemment le ruisselet moqueur. »



L'AUTEUR

Pierre-Yves Brunaud

Situées dans le champ du paysage, de l'urbanisme ou de l'architecture éco-responsable, les photographies de Pierre-Yves Brunaud scrutent patiemment nos territoires, dans une temporalité apaisée offerte par la marche. Avec un intérêt renouvelé pour l'histoire et la mémoire de sites en mutation, ses recherches convergent vers un même objectif : reposer inlassablement la question brûlante de l'habitabilité de notre monde 'fini'. Son travail fait régulièrement l'objet d'expositions (d'Arc-en-Rêve au Pavillon de l'Arsenal) et de publications dans la presse (de Libération à la revue Urbanisme). De nombreux acteurs du territoire, agences d'urbanisme, d'architecture ou de paysage font régulièrement appel à son regard.

Engagé et signataire du Manifeste pour une *Frugalité Heureuse & Créative*, dans l'architecture et le ménagement des territoires, depuis 2018.

<http://pierreyvesbrunaud.net>

BIBLIOGRAPHIE

Histoire d'une Montagne, Elisée Reclus, 1880
L'Eau et les Rêves, Gaston Bachelard, 1942
Dwellers in the Land [L'art d'habiter la Terre], Kirkpatrick Sale, 1985
H2O, les Eaux de l'Oubli, Ivan Illich, 1985
Les Veines de la Terre, Marin Schaffner, Mathias Rollot et François Guerroué, 2021

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Pierre-Yves Brunaud, *Embrasser son bassin versant*, Openfield numéro 23, Juin 2024

<https://www.revue-openfield.net/2024/06/26/nos-bassins-versants/>

Une montagne dans ma cour

Dans les cours de maisons anciennes figurent bien souvent des compositions rocailleuses, sortes de stalagmites émergeant de pots ou de bassins, parfois colonisées de petits arbustes et peuplées de petites figurines de personnages, de statues, de ponts, ou de pagodons. Ces paysages miniatures sont nommés en vietnamien, les « Hòn non b ». Ils appellent à la méditation de leurs spectateurs, qui en se plongeant dans leurs détails et leurs scènes, s'évadent dans des contrées mystiques et des récits plus vastes.

Par Martin Jaillais Neliaz 26 JUIN 2024

Les typologies traditionnelles vietnamiennes des pagodes, temples, palais, habitations de notables... s'organisent en fonction d'un axe. Les bâtiments, leurs ailes et leurs dépendances, sont placés en symétrie ou perpendiculaire le long de cet axe. Ces différents édifices créent avec d'autres éléments : bassins, paravents (écrans), cours... un enchaînement de dispositifs spatiaux, une succession de seuils, de périboles, qui permettent d'arriver graduellement au cœur du bâtiment, l'autel, tout en se prémunissant de l'entrée de mauvais génies. Parmi les éléments qui participent de cette organisation spatiale, on trouve parfois ces bassins qui logent à leur centre, une rocaille humide, assortie de plantes et de figurines : les « Hòn non b ». Son rôle spatial est divers mais sa présence tient des raisons géomantiques de l'organisation générale du bâti. Il peut s'agir autant de clore un axe tout en lui offrant une échappée dans un paysage infini miniature. De pallier les lacunes géomantiques environnant du site en ajoutant un élément, eau, île, montagne dans la composition d'ensemble. Ou à une échelle plus réduite, elles sont aussi utilisées pour servir de fond sur lequel s'appuie un petit autel au-devant, ou un pot d'encens.

Images : Emplacement de HNB en relation avec l'organisation spatiale de l'ensemble bâti. © Martin Jaillais Neliaz, d'après certains plans de Louis Bezacier

Les jardins en bassin et la notion de paysage

Composé des trois idéogrammes sino-annamite *Hòn non b*, pour : île, : montagne, : ensemble, cet art se nomme également « *Núi non b* » : Montagne en miniature, ou « *Gì s n* » : Montagne artificielle. Les orientalistes du 20^e siècle qui ont écrits à leurs sujets, les nomment « Jardin en bassins », « Paysages en bassin », « Pierres en bassins », voire parfois « Tableaux en Bassin ». Cette dénomination varie selon les époques et les traductions des

ouvrages qu'ils collectent¹. N'ayant cette culture et par nécessité de simplification pour cet article, le terme utilisé restera celui du vietnamien actuel *Hòn non b* (HNB), qui couvre sans doute le large spectre de typologies et de styles, dans le cadre circonscrit du Viet Nam.

Si la pratique contemporaine du paysage utilise le mot « *C nh quan* », une étendue observable depuis une position, le rapprochant de sa définition occidentale ; son style artistique « *S n Th y* », utilise-lui, des idéogrammes sino-annamites²: « *S n Th y* », « Montagne, et eaux » qui définissent une typologie de représentations mêlant pics rocheux et cours d'eau, intégrant parfois des constructions « *S n inh* », « *S n inh* », et/ou des personnages : des guerriers solitaires, des lettrés, des ermites philosophes, mais aussi des activités rurales : bûcheronnage, pêche, labour.³ Ce style concerne autant la peinture, que la sculpture de bas-reliefs et la constitution des « *Hòn non b* ». Les mots *S n* (montagne) et *Th y* (eau), même s'ils sont peu utilisés aujourd'hui dans le vietnamien quotidien, remplacés par des mots d'usages plus ordinaires, restent très présents dans la toponymie des lieux, en particulier *S n*, dans un pays où le relief est omniprésent, et où il dénomme autant une région montagneuse, qu'un ensemble de montagnes bien identifiées.

Enfin, le mot « *C nh* », qui sert aujourd'hui à composer la notion de paysage contemporaine, définit un objet ou une scène observable qui nous traverse d'émotions : la contemplation. Il n'est donc pas complètement absent des HNB, puisqu'il est utilisé comme adjectif qualificatif pour définir chacun des éléments d'une composition : « *ác nh* » les pierres élégantes, « *cây nh* » les arbres miniaturisés et tortueux, « *cá nh* » les carpes argentées qui ornent les bassins...

Description et typologies des HNB

Les HNB, sont donc un art traditionnel et ancien, dont l'emplacement est savamment étudié dans l'organisation générale du bâti : le « *Phong th y* », « *Phong th y* » la géomancie, et fait donc appel à des savants : les géomanciens. Expertise

oblige, les HNB sont initialement réservés à une élite, suffisamment instruite pour en apprécier les logiques et qualités, et suffisamment privilégiée pour avoir le loisir de les contempler et méditer. On retrouve donc principalement ces HNB dans les pagodes, certaines maisons communales de villages florissants, temples, palais et maisons de la bourgeoisie (aristocrates, lettrés, et mandarins). Leur disposition joue autant le rôle d'obstacle à une perspective (écran protecteur), qu'à définir un horizon lointain (paysage à contempler).

Par observation 3 typologies peuvent se rencontrer dans les cours et jardins :

– Les HNB en pots. Il s'agit de bassins sur pieds, souvent rectangulaires, ovaliques, ou aux formes plus complexes, toujours plus longs que larges. Principalement dans les cours, ils sont placés sur l'axe, perpendiculairement, faisant face au bâtiment. Bien qu'ils possèdent un devant et un arrière (Les figurines sont placées côté façade), leur pourtour est souvent dégagé, et l'on peut tourner autour et en apprécier toutes les faces. Les pots sont faits en pierre massive, parfois en céramique ou en fonte, peu profonds, les pieds et les faces du pot sont sculptés. Si l'on fait abstraction du poids et du volume (plusieurs mètres de large et de haut en pierre), il s'agit-là de mobiliers qui peuvent être « déplaçables ».

– Les HNB maçonnées sont, elles, placées au niveau du sol. Un muret dessine le contour du bassin, tandis que les pierres peuvent être légèrement surélevées pour des questions d'élévation. Le muret-parapet peut être construit en briques recouvertes de carreaux de céramique, ou assemblé de larges pierres. Il est souvent assez large, ce qui permet de l'utiliser comme une assise (dans les habitations particulièrement), ou comme autel pour y déposer des éléments de cultes : fleurs, bouquets d'encens, statues, offrandes. Cette typologie se retrouve parfois adossée au mur ou à un paravent, s'il est dans l'axe d'organisation du bâtiment. Il n'est alors observable que d'un côté. Et les pierres se démarquent d'un fond recouvert de carreaux ou de mosaïque de céramique.

– Les HNB placées en creux, dans la topographie du sol. Elles peuvent venir orner les « *Gi ng* » sortes de puits à degrés, aux propriétés autant mystiques que pratiques, et qui accompagnent parfois, les édifices spirituels. Il s'agit dans ce cas, d'un bassin bien plus grand, encaissé dans le sol, parfois surmonté de parapets. L'eau peut avoir un marnage différent selon les saisons et les pluies. La hauteur des pierres est plus conséquente et leur effet plus impressionnant. Des escaliers pour descendre ou des petites passerelles de pierre peuvent être ménagés pour accéder à l'îlot.

Images : Différentes typologies de HNB observées. ©Martin Jaillais Neliaz, 2024

Enfin ces compositions sont généralement dotées de petits

éléments de céramique : figurines de personnages : des vieillards en pleine partie de go, des ermites, des pêcheurs, des aigrettes ou des buffles ; des éléments de décor : barques, ponts, pagodons, stupas, portes à trois travées, statues bouddhiques... Ces éléments individuels n'ont pas d'échelles cohérentes entre eux, il ne s'agit pas en effet d'une « maquette » à la manière d'une perception occidentale, mais plutôt d'un ensemble de petites scènes, d'anecdotes indépendantes. Un monde à part dans lequel l'espace et le temps ne sont plus ceux des mortels⁴. Une retraite dont certains éléments sont là pour illustrer le récit d'une procession empreint de taoïsme et du retour à l'état de nature : le débarcadère, l'entrée, l'ascension, la grotte...

Les différentes qualités de la roche en elle-même permettent ainsi de transcender les échelles : l'aspect d'une face d'un rocher qui produit la même apparence qu'une falaise, un éclat profond de la surface qui devient une niche votive ou une grotte, un saillant du rocher qui donne une autre échelle, l'éperon d'une montagne...



« Núi non bđ de la pagode du « GrandBouddha », Hanoi »
 « Dans la cour de la pagode dite du Grand Bouddha à Hanoi (dédiée à Trđn-Vũ), on voit devant la pagode principale, deux rochers placés dans un bassin d'eau rectangulaire. Un pont relie les deux rochers, des arbres nains y poussent. Un nombre assez grand de figurines les peuple : un tigre, un Lao-tseu couché sur un bœuf gris, plusieurs personnages au crane élevé, à la barbe longue, tenant en main un bâton noueux (signes caractéristiques du vieillard de la longévité), une tour à cinq étages, de petites maisons, une grue et, dans une anfractuosité, une pagode munie d'un écriteau qui porte les caractères « Grotte de la retraite des immortels »... » © R. Stein, 1942

Un échantillon des paysages vietnamiens.

À la contemplation de ces rocailleries humides, ces montagnes en bassins, il est difficile de ne pas y voir une évocation de paysages plus vastes, une réminiscence domestique des reliefs les plus emblématiques du Vietnam : les pics karstiques de la baie d'Ha Long ; les cirques rocheux de *Ninh Bình*, *B c S n* ou *Cao B ng* ; les vallées étroites des passes de *Chi L ng* ou de *Mã Pi Lèn* ; les éminences rocheuses et isolées comme dans les plaines de *Thanh Hóa*, ou les cinq montagnes de marbre de *à N ng* ; les « rochers » qui émergent de l'horizon urbain de *L ng S n* ; les grottes immenses à même la falaise de *Nàng Màn*, *H ng S n*...

Ces masses intrigantes ont été sublimes dans les photographies du début du XIX siècle : on y voit des volumes sombres

se détacher d'une perspective atmosphérique. Inquiétantes, elles s'extraient de l'horizontalité de la plaine ou de l'eau, une aberration géologique presque, silencieuse, menaçante, se reflétant dans les rizières et étangs à leurs pieds. Ces photographies montrent également ces pitons rocheux, colonisés par une végétation luxuriante, épiphyte, logée dans les infructuosités et les cavités de la roche. Ce sont de grands pans de pierre nue, tantôt lavés du ruissellement de la pluie, tantôt moisis de l'humidité ambiante. Des arbres en porte à faux, nanifiés par les intempéries, cherchent à s'extraire de la paroi noire, étirant leurs branches aussi loin que leur équilibre le permet.

p>

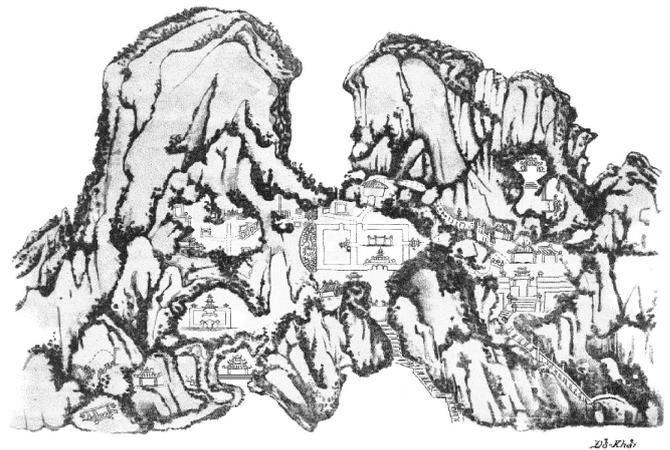
Images : carte postale ancienne et photos aériennes de massifs montagneux emblématiques. Source : Escadron de Reconnaissance d'Outre-Mer 80 (EROM80), années 1950

Comme les HNB des pagodes, ces paysages grandeur nature sont aussi les lieux de la superstition et des pratiques ancestrales. Mystérieux et mystiques, ils abritent des édifices spirituels ou religieux. Temples, stupas et pagodons sont accrochés à la falaise et dominent la plaine. Ils sont accessibles par de longs escaliers serpentant sur des flancs abrupts et menant à des autels aux pieds de stalagmites majestueuses. Parfois nichés à l'intérieur de grottes cachées, humides, saturées de brumes et d'encens. Ils sont peuplés de silhouettes discrètes, presque fantomatiques, en toges traditionnelles de bonzes, d'auxiliaires, ou de pèlerins, disparaissant soudainement au détour de quelques rochers, d'un accès dissimulé, ou du serpentement d'un sentier. Suivant un calendrier lunaire, chaque pagode et temple accueille un festival qui leur est dédié. Une longue procession de pèlerins, fidèles et locaux, vient honorer une fierté, un héros, un génie ou une divinité locale. Ces festivités peuvent parfois s'étirer sur plusieurs semaines.

Le festival de la Pagode des parfums *L h i Chùa H ng*, au sud de la région métropolitaine de *Hà Nội*, est réputé pour être le plus long et le plus visité du Vietnam. Son déroulé pour les pèlerins de passage n'est pas sans rappeler le parcours initiatique d'un contemplateur devant les éléments traditionnels qui composent une HNB. Le voyageur commence par remonter une rivière sur une barque, puis il glisse sous un pont qui sert aussi de porte d'entrée dans le massif, accédant finalement au pied de la montagne. Laisant sa barque à son mouillage, il commence alors l'ascension vers un premier temple, où il pourra se rafraîchir et honorer les divinités bouddhiques. Une fois reposé, une seconde ascension plus longue, se fait sur un chemin sinueux sur les flancs escarpés et luxuriants de la montagne. Au détour de quelques bifurcations, il pourra en chemin, déposer de petites offrandes sur les temples et pagodons plus modestes

qu'il croisera, avant d'arriver à l'immense voûte de la grotte *ng H ng Tích*. Celle-ci abrite un autel, des reliques et quelques tapis de prière au pied d'une imposante stalagmite. Les jours suivants le pèlerinage se répète pour chacune des grottes-pagodons : *Chùa Hình B ng, Chùa hang H ng ài, Chùa Long Vân...*

Ce type de procession avec ces étapes codifiées : barque, seuil, temple d'accueil, ascensions, grotte, est ainsi très courante à travers le Vietnam : *L h i Tràng An à Ninh Bình, L h i mùa Thu Côn Sơn - Ki p B c à H i D ng, L h i Quán Th Âm Ng Hành Sơn à N ng...*



Reproduction d'un plan annamite de la montagne de Thuy Sơn, et la pagode Chùa Tam Thai. Il s'agit de la plus imposante des 5 montagnes de marbre au sud de Hà Nội. La perspective cavalière, très courante dans les plans vietnamiens confère à cette représentation une similarité troublante avec les paysages reconstitués des HNB. Source : A. Sallet, BAVH 1924

Ces montagnes qu'évoquent les HNB sont aussi celles des contes et des récits populaires. Territoires magiques, inexplicables, où l'on retrouve les génies, les ermites. On notera la légende de *Sơn Tinh* et *Thủy Tinh*, le génie de la montagne et le génie de l'eau qui combattent pour la main de la Princesse du 18^e Roi de la dynastie des *Hùng*. De leurs affrontements naissent les reliefs et le climat colérique des moussons. Ou celle du comte de *Mai An Tiêm* et de la pastèque : l'histoire d'un fonctionnaire trahi, exilé sur une petite île montagneuse perdue dont il fera son jardin. Le temple où il est vénéré est installé au pied d'un de ces pics karstiques du Thanh Hóa:

Des montagnes face à l'urbanisme contemporain

Baucoup de ces montagnes ou groupes de rochers extraordinaires, initialement isolés en pleine campagne, se voient progressivement gagnés par la ville. L'urbanisation individuelle et organique d'habitations se prolonge jusqu'à leurs pieds, s'appuyant, parfois, jusque sur leurs parois. C'est le cas des « Rochers de *K L a* » à *L ng Sơn*. Le « collet » de ces montagnes, qui trônaient, il y a quelques décennies, seules au milieu des rizières, est aujourd'hui rendu invisible par les constructions qui se sont étalées avec le développement de la ville. Les grottes et temples qu'elles accueillent restent encore accessibles au fond d'un dédale hasardeux de ruelles étroites.

Un autre exemple est celui du site de « *Ng Hàng Sơn* », les Montagnes de Marbre situées au sud de *Hà Nội*, sur la plaine côtière. Devenu une destination touristique très attractive, le site des 5 montagnes est l'une des destinations phares de cette ville balnéaire. Le pied des montagnes est une nappe continue de baraques de tôles, toutes dévouées quasi exclusivement au tourisme et à ses retombées possibles : ateliers de sculpture sur marbres, buvettes et magasins de souvenirs ou d'offrandes à déposer sur les autels, stands de repos pour chauffeurs, aires de stationnement, dépose-minute... Des 5 monts qui composent cet ensemble, un seul est visité au pas de charge, un ascenseur extérieur de 30 m de haut y a récemment été construit.

Dans la baie de *Hạ Long*, site classé à l'UNESCO et haut lieu du tourisme, on planifie depuis le début des années 2000, de nouvelles zones urbaines le long du littoral. À cause de l'omniprésence de ces montagnes caractéristique, ces zones sont conçues en polder sur la mer, comme un « collier de perles » le long du trait de côte. On retrouve ainsi La zone urbaine de *Ao Tiên* (115 ha), *Ocean Park Van Don* (41 ha), *KDT Thặng Nhứt Vân Sơn* (36,79 ha), et plus récemment le projet de nouvelle zone urbaine 10B à *Cẩm Phả* (31,8 ha). Bâties par le biais de compartiments de remblais, elles se retrouvent à devoir intégrer ou raser, les îlots montagneux iconiques les plus proches du rivage. La présence et la conservation de ces monts devient un slogan commercial pour le projet : « *Hòn non bít hòn tí tí Nam* » littéralement : « La plus grande rocaïlle du Vietnam⁶ ». Un argument qui ne tient plus vraiment à l'étude du plan, et de la faible prise en compte de la montagne dans l'aménagement général du projet : pas d'axes dont la montagne pourrait jouer le rôle de paravents, pas d'habitations ni d'édifices publics installés en relation. Cette grande rocaïlle est juste préservée, comme un boulet sur un plan masse.

Pourtant, à *Ninh Bình* comme dans le *Thanh Hóa* riverain, de nombreux sites rocheux sont classés à des échelles nationales comme *Hàm Rồng*, ou *Hoa Lư* ou même internationales comme le site de *Tràng An* classé également à l'UNESCO en 2014. Une multitude de sites plus petits sont également protégés au titre de reliques nationales : ce statut de protection comprend les nombreux temples et pagodes ainsi que la montagne calcaire sur lequel ils-elles s'appuient. Toutefois, en dehors de ces périmètres ce sont bien les cimenteries et les carrières qui ont raison de rochers et massifs entiers. Conséquence directe des besoins de l'urbanisation, des îlots rocheux sont arasés, certaines montagnes voient leurs falaises décapées, exposant une pierre nue, blanche, comme une cicatrice sur un membre. Une vingtaine de concessions, usines de ciments, carrières et sites de productions de matériaux de construction divers sont visibles de part et d'autre des 60 km de Nationale 1 qui séparent les deux chefs-lieux de *Thanh Hóa* et *Ninh Bình*. Cette activité se fait parfois sur des concessions jouxtant les périmètres de protection, parfois même

sur le versant opposé d'une même montagne, dans une curieuse relation de voisinage.

Ces montagnes emblématiques sont malmenées, la sur-visibilités des plus connues, se manifeste par une érosion par le tourisme de masse. Tandis que d'autres sites, parfois tout aussi beaux, mais plus difficilement accessibles, et donc moins « instagramable » sont méconnus. Ceci traduit également un changement de fréquentation, les pèlerinages de fidèles, érudits des calendriers lunaires, des pratiques bouddhiques, et de l'histoire des sites, deviennent eux-mêmes une partie de ce paysage que le touriste vient consommer, limité dans le temps et les connaissances qu'il peut y consacrer.

Les HNB aujourd'hui

Dans ce contexte d'urbanisation croissante, les notions de retour de la nature en ville, la volonté de retrouver un horizon, de s'échapper d'un quotidien urbain... sont les questions récurrentes d'une population citadine en pleine croissance. La démocratisation et la popularisation des HNB en sont sans doute une résultante. Les pierres auparavant achetées à prix d'or sont aujourd'hui remplacées par des rochers reconstitués, des résines moulées. Le développement des techniques issues de l'aquariophilie permet de doter les compositions de cascades en flots continus, de brumisateurs recréant une atmosphère féerique. Les figurines et éléments de céramiques sont maintenant produits en séries et vendus en kits de 10, la miniaturisation et l'accessibilité des systèmes d'éclairage ouvrent à l'illumination décorative des pierres, et de ses éléments. Certaines rocaïlles évoluent même au travers d'emprunts à des influences internationales et occidentales. Ainsi parfois, les petits pagodons en céramiques sont remplacés par des maisons européennes, des petites églises, certaines figurines bouddhiques par des statues de vierge à l'enfant, tandis que des fontaines sont parfois faites en utilisant des miniatures de Manneken Pis. Des jardinerie se sont spécialisées dans la composition et la vente de ces rocaïlles. Elles réutilisent plutôt adroitement des chutes de dalles de marbres, de granites, dans des assemblages extravagants, jointés de silicone qui laissent deviner de futurs cours d'eau et cascades. Leurs pots, parfois imposants pour de simples particuliers, rythment les étals de plantes et de poissons d'aquariums le long du trottoir. Les HNB s'ouvrent ainsi au commun des Vietnamiens, au travers du bricolage, du temps libre et du loisir. Ces œuvres personnelles, souvent très kitschs, mais faites par soi-même sont aujourd'hui à la portée de tous.

Enfin, qu'il s'agisse de compositions assemblées soigneusement par les connaissances fines d'un érudit, ou de bricolages guidés par le bon sens d'un autodidacte, à la fin reste le récit du cheminement à travers ce paysage. L'imaginaire et la projection de soi dans ce décor.



Vendeur de HNB, dans une rue spécialisée de jardineries, Ho Chi Minh Ville, Source : Martin Jaillais Neliaz, 2024



L'AUTEUR

Martin Jaillais Neliaz

Martin Jaillais Neliaz est paysagiste DPLG, installé au Vietnam depuis 2013. Après un post-master franco-vietnamien en urbanisme, il travaille dans différentes agences internationales principalement sur des projets d'urbanisme. En parallèle il nourrit sa pratique de paysagiste par une curiosité pour les cultures et pratiques locales : matériaux, architecture, histoire.

BIBLIOGRAPHIE

1. Rolf STEIN, Jardins en miniature d'Extrême-Orient, BEFEO, Tome 42, 1942.
2. Idéogrammes anciens, également partagés avec la Chine, ☺☺, Shān shu☺, Montagne Eau, et qui correspondent également à la notion artistique et picturale du paysage.
3. Léopold CADIERE, L'Art à Hué, BAVH, 1919 N1
4. Le thème des immortels est une notion qui revient régulièrement dans les explications de R. Stein, sur les jardins en miniature.
5. Aujourd'hui : Đền Quán Thánh
6. Lã Nghĩa Hi☺u 2022

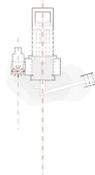
POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Martin Jaillais Neliaz, *Une montagne dans ma cour*, Openfield numéro 23, Juin 2024

<https://www.revue-openfield.net/2024/06/26/une-montagne-dans-ma-cour/>



Temple Quynh Thanh
Đền Quynh Thanh
Tây Hồ, Hà Nội



Temple Thuy Khue
Đền Thuy Khue
Tây Hồ, Hà Nội



Temple Bach Ma
Đền Bạch Mã
Hoàn Kiếm, Hà Nội



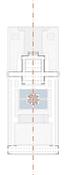
Pagode Minh Khanh
Chùa Minh Khanh
Thành Hồ, Hồ Đông



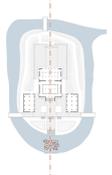
Dinh de Ung Thien
Đình Ung Thien
Đông Hồ, Hà Nội



Pagode Trấn Quốc
Chùa Trấn Quốc
Tây Hồ, Hà Nội



Pavillon Thai Binh lâu
Thái Bình lâu
Hoàng thành Huế



Palais de Trương Sinh
Cung Trương Sinh
Hoàng thành Huế



Maison de fonctionnaire
Nhà ông Trần Văn Hổ
Thủ Đức, Hồ Chí Minh

3_ Les HNB placées en creux

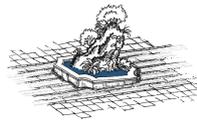


Maison communale de Ung Thien
Hàng Gòn - Ninh Bình



Pavillon Thà Bính
Hàng Gòn - Ninh Bình

2_ Les HNB maçonnées

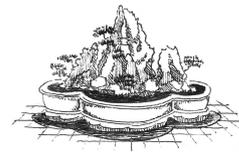


Temple Thuy Khue
Hàng Gòn - Ninh Bình

1_ Les HNB en pots



Palais Royal
Hàng Gòn - Ninh Bình



Pagode Tran Quốc
Hàng Gòn - Ninh Bình



Palais Royal
Hàng Gòn - Ninh Bình





À la découverte du Svalbard

Ingénieure paysagiste, mon intérêt pour les paysages nordiques remonte à 2013 lors d'un voyage au parc national d'Abisko, en Laponie norvégienne. À la suite de ce séjour, je me fais la promesse d'aller habiter dans ces paysages exceptionnels où la nature impose son rythme. Je souhaite comprendre les enjeux de ces territoires, j'aimerais créer avec ces paysages, une relation intime. En 2016, je décroche un emploi qui me permet de vivre une année à Alta, en Laponie Norvégienne. Je décide d'aller plus loin : de m'aventurer sur l'île du Spitzberg, sur l'archipel du Svalbard. J'organise mon départ en mai 2019, avec la volonté de partager ma découverte de ces paysages si particuliers.

Par Lucie D'Heygère 26 JUIN 2024

Situé au nord de la Norvège, dans l'océan Arctique, l'archipel du Svalbard se compose de plus d'une trentaine d'îles comprises entre 74° et 81° de latitude nord. Sa superficie est de 61 022 km² pour 2 428 habitants¹. Depuis le Traité de Svalbard, signé à Paris, en 1920, le territoire est sous la gouvernance de la Norvège. Le Spitzberg, Nordaustlandet et Edgeøya sont les trois îles principales du Svalbard. Mais seules sept localités sont habitées de façon permanente. Je me rends à Longyearbyen considérée comme « capitale » de l'archipel. Il n'existe pas de route entre les différentes localités et les moyens de transport les plus pratiques restent l'avion, la motoneige en hiver et le bateau en été². Les glaciers recouvrent environ 60% de l'archipel et moins de 10% est couvert par de la végétation. Espace d'une richesse inestimable, 65% de son territoire est classé en tant que zone protégée ainsi que 87% de son littoral³.

Départ pour Longyearbyen, 15 mai 2019

Absalong Beyersgaten, Bergen, 8h56 60° 40'N – 5° 03'E.

Je claque la porte de mon appartement, mon sac de randonnée bien chargé dans le dos. Bruit sourd de mes chaussures sur les marches de l'escalier en bois. Une fois à l'extérieur, je descends le coteau bordé de maisons de bois blanches mi-toyennes vers le centre-ville. Prendre le tramway en direction de l'aéroport. Le ciel bleu sublime les nouvelles feuilles des arbres. Il fait une dizaine de degrés. C'est une belle journée de mai qui s'annonce tandis que je m'apprête à retourner en hiver.

Flesland, aéroport de Bergen, 10h43 60° 17'N – 5° 13'E

J'enregistre mon sac à dos aux bornes automatiques. Le bagage s'éloigne sous les vibrations du tapis roulant. Depuis Bergen, il faut un peu plus de six heures pour rejoindre Longyearbyen. Une escale à Oslo est nécessaire.

Aéroport d'Oslo, 15h15 60° 12'N – 11° 05'E

Après un passage par la douane, nous allons embarquer dans l'avion. Bien que l'archipel fasse partie de la Norvège, il ne fait pas partie de l'espace Schengen et n'est donc pas consid-

éré comme un vol interne. La composition des passagers est internationale. L'hôtesse de l'air doit être patiente. Tous les passagers ne parlent pas anglais. À deux rangées de moi, deux jeunes femmes parlent français. Je tends l'oreille. À leur conversation, je comprends qu'elles travaillent sur un brise-glace.

– On utilise la méthode suédoise, explique-t-elle avant de se lancer dans des explications techniques que je ne maîtrise plus.

À l'approche de Longyearbyen, Svalbard, 18h33

Le capitaine annonce en norvégien puis en anglais que l'appareil amorce sa descente. Je me penche contre le hublot pour mieux voir. Tout est gris et blanc. Un jeu de transparence avec des nuages laisse distinguer des formes sombres et menaçantes en contrebas. Les flocons tourbillonnent en masse. Les rafales de vent secouent l'appareil de gauche à droite. L'avion descend le long des montagnes. Le silence se fait. L'absence de formes distinctes et reconnaissables impressionne. Le brouillard laisse apparaître des morceaux de roches noires non recouverts de neige. En plissant les yeux, on devine les pistes sillonnées par les motoneiges. Le fjord apparaît au fur et à mesure que nous nous rapprochons du sol. La glace recouverte de neige laisse place à une large étendue d'eau bleu sombre. Un attelage de chien de traîneau glisse sur l'étendue immaculée au bord du fjord.

Aéroport de Longyearbyen, Svalbard, 18h52, 78° 14'N – 15° 27'E

Nous descendons les quelques marches de l'avion et traversons le tarmac en direction d'un bâtiment. Un vent froid pique le visage et contraste avec la douceur du climat de Bergen. Autour de nous, un paysage menaçant en noir et blanc se dessine. Ciel bouché gris sombre, roches noires au sommet des montagnes et manteau de neige sur les pentes autour. Je débouche sur une grande pièce où un tapis roulant se met en branle. Au même moment, un bip strident retentit. J'observe les passagers qui attendent pour récupérer leurs af-

fares. On peut assez aisément distinguer les habitués des touristes à leur tenue vestimentaire et au type de bagages qu'ils ont emportés. Une jeune asiatique récupère sa valise colorée tandis qu'un groupe de jeunes transporte du matériel de tournage. En entendant les conversations, je comprends que beaucoup sont là pour travailler sur des navires brise-glaces. Des guides de montagne arrivent pour le début de la saison et sont accueillis par les organismes qui les emploient. Très peu de famille. Quelques voyageurs solitaires. Un groupe de Russes, la quarantaine, en tenues sombres et sacs sur le dos. À l'extérieur, je retrouve avec plaisir l'immensité des paysages nordiques. L'absence de végétation. Les larges routes en asphalte. Pas de fioriture. Juste le minimum nécessaire à la vie humaine. Le fjord s'allonge à quelques centaines de mètres de l'aéroport. Une grande plage de neige blanche nous sépare de l'eau bleu sombre. Derrière moi, une longue ligne de falaises noires à demi recouvertes de neige s'étale à perte de vue. Je leur trouve un air menaçant. Face à nous, un panneau triangulaire met en garde contre la présence d'ours polaires. Bien que l'aéroport soit proche de la ville, il n'est pas possible de faire le trajet à pied sans être armé. Une flopée de touristes se précipite pour être photographiés sous le panneau, laissant leurs valises en plan au milieu du trottoir. D'autres panneaux indiquent quelques grandes villes et les distances qui nous séparent d'elles. New York, 5581 km. London 3043 km. Mexico City 8425 km. Deux bus sont garés devant l'aéroport. Je demande au chauffeur s'il va à l'auberge où je dois séjourner. Il m'indique le second bus. Mon sac est jeté dans la soute à bagages. Je monte dans le véhicule. Une fois tous les passagers embarqués, le chauffeur passe parmi nous pour nous faire payer le billet. J'ai beau parler norvégien, le chauffeur s'adresse à tout le monde en anglais. En attendant qu'il termine, je regarde le groupe de jeunes fixer une valise sur le toit d'une vieille voiture. Visiblement, ils sont là pour filmer. Ils ont avec eux plusieurs caisses noires de matériel professionnel. Le chauffeur s'assoit. Nous partons. Nous traversons un grand parking quasiment vide où stationnent quelques 4*4. Le bus sort de l'enceinte grillagée de l'aéroport. Une route chaotique s'allonge entre le fjord et les falaises. L'alternance gel-dégel a particulièrement endommagé la voirie au fur et à mesure des années. Le chauffeur roule à bonne vitesse. Nous bondissons à chaque creux ou bosse. Les pneus crissent sur le gravier en bordure de la chaussée. Le chauffeur roule de gauche à droite afin d'éviter de gros nids de poule. Plus loin, sur les bords du fjord, de rares maisonnettes en bois colorées attirent le regard dans ce paysage terne et étrange. Des rennes paissent le long de la côte. Les couleurs des falaises et de l'eau dégagent une ambiance particulière. Je ne me sens pas particulièrement bienvenue sur ce territoire aride. Le paysage impressionne. Peu de personnes discutent. On chuchote presque. Les conditions de vie difficiles transparaisent. Malgré la beauté de ce territoire, quelque chose invite à rester sur ses gardes. Nous longeons un port. Conteneurs multicolores. Bâtiments industriels. Longue cheminée grise et fumante. La falaise disparaît et ouvre sur la vallée de Longyearbyen. D'autres maisonnettes colorées tassées les unes contre les autres apparaissent. Le chauffeur annonce plusieurs fois les hôtels qu'il dessert. Nous nous arrêtons pour laisser descendre des voyageurs près de cabines en bois

à l'aspect faussement rustique. Le bus opère un demi-tour dans un sentier de gravier et de neige fondue. Les touristes descendent au fur et à mesure. Certains ont emporté leurs skis avec eux. Je suis à présent la dernière dans le bus. Le chauffeur me demande où je vais.

– Gjesthuset 112, dis-je en prenant mon plus bel accent norvégien.

Il acquiesce. Nous quittons Longyearbyen pour nous enfoncer dans la vallée. Une voie défoncée ponctuée de balises rouges mène à un groupe de baraques en bois jaune, bleues et rouges à l'extérieur du centre-ville. Le lieu-dit de Nybyen, « la nouvelle ville » en norvégien, est un petit groupe de maisonnettes situé à une trentaine de minutes à pied de Longyearbyen. Le chauffeur arrête le bus autour du groupe de maisons jaunes.

– Gjesthuset 112 et Coal Mine Huset, annonce-t-il sans expression particulière.

Je le remercie, descends et attrape mon sac dans la soute à bagage. Le vent souffle. Il y a de la neige partout sauf sur la chaussée. La température extérieure est de -4°C . Le bus opère un nouveau demi-tour et s'éloigne. Je repense au début du printemps qui fleurit à Bergen.

Nybyen, Svalbard, 18h52 78° 12'N – 15° 34'E

Je gravis une petite pente raide puis un escalier en caillebotis métalliques qui mène à la porte d'entrée de mon auberge. Je tire la poignée de la porte en bois. Dans un couloir étroit, deux étagères de plastiques blancs remplies de chaussures m'indiquent qu'il faut se déchausser. C'est une tradition norvégienne afin d'éviter d'emporter de la neige et des graviers à l'intérieur. À ma droite, je suppose que l'escalier en bois mène aux chambres. Je continue dans l'étroit couloir. L'accueil est fermé. Sur le comptoir : plusieurs enveloppes avec des noms inscrits dessus. Je trouve la mienne. Ma chambre est à l'étage. Elle n'est pas aussi petite que je l'imaginai. Un lit une place occupe les trois quarts de la pièce. Une petite armoire, une table et une chaise en bois noir l'accompagnent. Face au lit, un lavabo et un miroir. Le sol est en parquet de couleur noire également. Les murs sont blancs. Un confort spartiate et simple. Une fenêtre donne sur le flanc de montagne enneigé que j'ai longé en bus. Je redescends. Tandis que j'enfile mon pantalon de ski et mes Caterpillar®, une jeune femme questionne la réceptionniste.

– À quelle heure est la prochaine navette pour le centre-ville ?

De l'autre côté du comptoir, la jeune Thaïlandaise retient un rire et lui explique qu'il n'y a ni bus ni navette pour se rendre à Longyearbyen.

– Mais si vous souhaitez, je peux vous appeler un taxi, continue-t-elle compatissante. Emmitouflée dans ma doudoune, je sors. Longyearbyen n'a rien à voir avec une station de ski ou une ville touristique, bien qu'en passe de le devenir de plus en plus compte tenu de l'engouement grandissant pour ce

genre de paysage.

Longyearbyen, Svalbard, 19h30 78° 13'N – 15° 39'E

Après m'être hâtée le long de la route entre Nybyen et Longyearbyen, j'arrive devant l'unique supermarché. N'ayant pas emporté de nourriture dans mes bagages, je suis contente de constater qu'il est encore ouvert. Sur la porte d'entrée, deux autocollants indiquent que les fusils et pistolets ne sont pas admis à l'intérieur. Dehors, une femme attend avec son chien en laisse, carabine à l'épaule. Cette particularité du port d'arme autorisé sur l'archipel lui confère un petit air américain. En effet, pour circuler autour de Nybyen et de Longyearbyen, il est nécessaire d'être en possession d'une arme ainsi que du permis qui l'accompagne en cas de rencontre inopinée avec un ours polaire. Sous leurs airs de peluche, les ours polaires sont de redoutables prédateurs et les accidents sont malheureusement fréquents. L'augmentation du tourisme dans les montagnes alentours multiplie les risques de rencontre entre humains et ours polaires. En parallèle, le dérèglement climatique qui touche ces paysages impacte les ressources alimentaires des ours qui tendent à se rapprocher des espaces habités en quête de nourriture.

Auberge Gjethuset 112, Nybyen, Svalbard, 21h20, 78° 12'N – 15° 34'E

Au premier étage, au bout du couloir, la cuisine de l'auberge est petite mais lumineuse. Une grande table carrée entourée de tabourets en bois. Elle occupe presque tout l'espace et les murs autour de la table peuvent servir de dossier lorsque l'on est assis. De l'autre côté, deux réfrigérateurs et une étagère métallique à laquelle pend un marqueur attaché à une ficelle se tiennent le long du mur. À côté, un plan de travail surmonté de placards blancs et d'une gazinière complète l'aménagement de la pièce.

J'entreprends de faire bouillir l'eau pour mes pâtes lorsqu'un jeune homme d'un âge similaire au mien, entre dans la cuisine. Après un échange de banalité, il me dit qu'il est italien. Aujourd'hui, il a photographié une femelle ours polaire et ses deux petits près de Pyramiden, là où je me rends demain. Il me montre ses photos et me raconte son excursion pendant que nous dînons.

22h15

Le repas achevé, l'italien quitte la cuisine tandis que je commence ma vaisselle. Dans le couloir, je l'entends discuter avec un groupe d'étudiants français. Il leur montre les photographies que je viens de voir. À la vue des clichés, l'une des jeunes femmes lâche un cri d'admiration. S'ensuit une discussion passionnée sur « comment trouver le meilleur spot pour observer ces animaux ». Une autre voix demande si les ours polaires qu'il a vus étaient maigres. L'Italien répond que non. Nombreux sont les touristes qui viennent sur l'archipel dans l'unique but de photographier des ours polaires, des morses ou des baleines. Les compagnies touristiques fleurissent et proposent toutes sortes de tours et croisières pour apercevoir ces animaux.

22h35

De retour dans ma chambre, l'intensité lumineuse bat son plein malgré le ciel gris. Je tire les rideaux et allume la lampe de chevet fixée au mur afin d'avoir un semblant d'ambiance nocturne. La vive lumière du jour perce tout de même entre les rideaux.



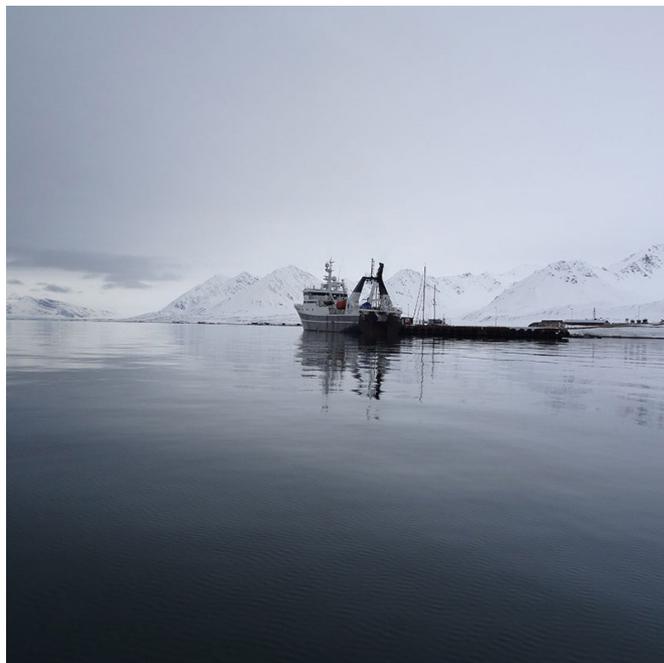
Sassenfjorden, sommets des falaises près de Diabasodden 15/05/2019, 12h12 ©Lucie D'heggère



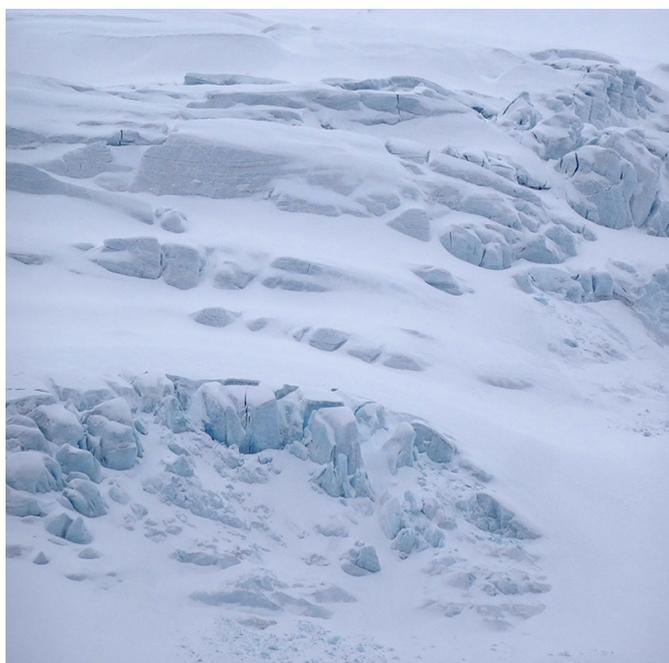
Billefjorden, fonte de la banquise plus précoce d'année en année 15/05/2019, 13h29 ©Lucie D'heggère



Voilier devant un glacier dans le détroit de Forlandsundet 17/05/2019, 12h02 ©Lucie D'heggère



Kongsfjorden, arrivée silencieuse dans le port de Ny-Ålesund, 17/05/2019, 13h20 ©Lucie D'heggère



Glacier dans le détroit de Forlandsundet 17/05/2019, 12h04 Kongsfjorden, arrivée silencieuse dans le port de Ny-Ålesund, 17/05/2019, 13h20 ©Lucie D'heggère



L'AUTEUR

Lucie D'Heggère

Lucie D'Heggère, ingénieure-paysagiste diplômée de l'École de la Nature et du Paysage de Blois, en 2016. Après avoir vécu et exercé en Norvège et notamment en Laponie norvégienne elle est aujourd'hui agricultrice et animatrice agricole au sein d'une communautés de communes de l'Oise.

BIBLIOGRAPHIE

1. Données en 2019
2. Livre blanc du Svalbard, 2016
3. Norwegian Directorate For Nature Management

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Lucie D'Heggère, *À la découverte du Svalbard*, Openfield numéro 23, Juin 2024

<https://www.revue-openfield.net/2024/06/26/a-la-decouverte-du-svalbard/>

Repenser les savanes de Plateau Caillou

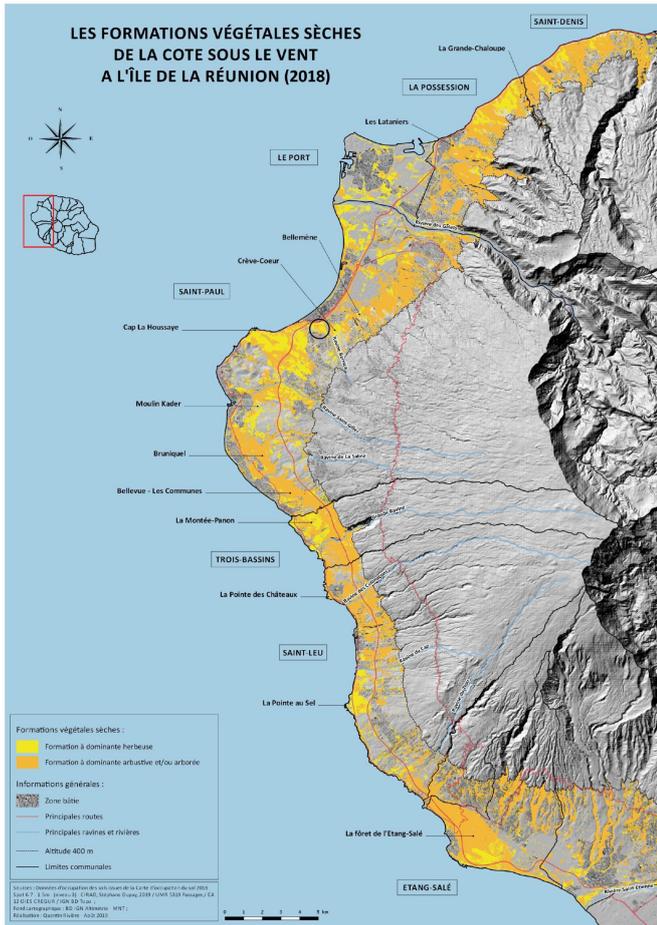
Ce texte fait le récit d'une expérience pédagogique menée par les étudiants de l'École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux sur l'île de La Réunion entre 2017 et 2018. Réalisé en collaboration étroite avec la commune de Saint-Paul, le séminaire visait à interroger l'action de la collectivité quant à l'aménagement d'un parc sur les savanes du quartier Plateau Caillou. Dans ce cadre, si le travail des étudiants a rendu possible l'émergence d'un regard renouvelé sur ce territoire de marge, il a également permis de repenser la nature du projet de paysage à réaliser en expérimentant « grandeur nature » des solutions fondées sur l'économie de moyen et la sobriété.

Par Rémy Bercovitz 26 JUIN 2024

Ce texte prend comme point de départ une expérience pédagogique menée entre octobre 2017 et septembre 2018 au sein de la formation des paysagistes DEP de l'ENSAP Bordeaux. Le dispositif didactique qui sera ici décrit et analysé est celui d'un séminaire d'initiation aux principes et aux méthodes de la recherche scientifique dans le domaine du paysage et de l'action paysagère. Au cours du séminaire, un petit groupe d'enseignants et d'étudiants en DEP3 (équivalent Master 2) ont, durant un semestre, l'occasion d'explorer et d'approfondir une problématique socio-environnementale émergente et/ou un territoire spécifique. Concrètement, il s'agit pour les étudiants de s'intégrer à un programme de recherche que coordonnent ou auquel participent les enseignants-chercheurs de la formation. En 2017/2018, la recherche sur laquelle est adossée le séminaire est conduite sur les paysages des savanes du littoral ouest de l'île de la Réunion. Commanditée par le Conservatoire du Littoral et la Fondation de France, pilotée par le laboratoire *Passages* (UMR 5319 du CNRS) et coordonnée par Serge Briffaud, cette recherche interdisciplinaire et expérimentale se donne tout d'abord pour objectif de faire progresser la connaissance de l'histoire des milieux et des paysages de savane, pour mieux en appréhender et comprendre la formation, l'évolution et les dynamiques actuelles. Sur cette base, il s'agit d'expérimenter, en particulier sur les propriétés du Conservatoire du Littoral au Cap La Houssaye, des méthodes de conservation et de gestion de ces milieux fondées sur le développement de dispositifs concertés de pâturage et de brûlage dirigé¹.

Dans ce cadre, l'objectif du séminaire 2017/2018 est de mener une réflexion sur les différentes façons de penser et de mettre en œuvre « l'action paysagère » sur le territoire de La Réunion et plus particulièrement sur celui des savanes du littoral de la côte Ouest de l'île. Il intervient à un moment spécifique de l'histoire de ces paysages : celui de leur disparition sous l'effet conjugué du déclin des pratiques pastorales (élevage et brulis), d'une submersion des espaces graminéens par les ligneux, d'une urbanisation balnéaire et résidentielle

diffuse, du développement de l'agriculture irriguée et de la construction en 2009 de la voie express « Route des Tamarins ». Ces phénomènes ont entraîné une destruction et une fragmentation de l'espace des savanes qui se présentaient naguère comme une très vaste étendue de pâturage occupant l'essentiel de l'espace littoral semi-aride entre le rivage et les quartiers habités des 400 mètres. Les savanes apparaissent donc aujourd'hui comme « un paysage relique, émietté et en sursis² ». Sur ce territoire soumis à des dynamiques profondes et rapides, les étudiants sont amenés à « interroger les définitions, les finalités, les conditions et les méthodes de l'action conduite dans le domaine du paysage, à construire la critique d'expériences déjà menées en ce domaine et, sur cette base, à imaginer et à expérimenter des dispositifs novateurs³ ».



Carte de localisation des savanes de la côte sous le vent de l'île de La Réunion. Entouré en noir, les savanes de Plateau Caillou sur la commune de Saint-Paul. © Quentin Rivière, 2019. Situées au pied du versant sous le vent, les savanes prennent la forme d'une grande bande aride et sèche qui, de La Grande Chaloupe à l'Étang-Salé, longe le littoral ouest. Entre le rivage et 400 m d'altitude, elles occupent les parties basses d'un versant montagnard qui culmine à plus de 2 000 m. À cette échelle d'observation, la carte distingue deux types de formations savanaires : en jaune les savanes herbeuses et, en orange, les savanes à dominante arbustive et/ou arborée.

Repenser les savanes de Plateau Caillou et le projet de « parc des Belvédère »

Le principal terrain d'investigation et d'expérimentation du séminaire est celui d'un espace de savane situé sur la commune de Saint-Paul. Coincé entre le quartier de Résorption de l'Habitat Insalubre (RHI) Plateau Caillou, la voie rapide D6, la route des Tamarins, la ravine Bernica et les falaises de Saint-Paul, il s'agit en cela d'une marge territoriale qui constitue pourtant pour les habitants un espace de liberté. Sur ces 26 hectares de savanes, la commune de Saint Paul veut alors aménager un parc. Pour le maire en place depuis 2014, ce projet constitue le geste politique phare de sa mandature et ce sont plusieurs millions d'euros qu'il compte y consacrer. La commune prévoit dans cette perspective un grand aménagement avec en particulier l'installation de multiples belvédères, de tables d'orientation, de plusieurs aires de stationnement et de pique-nique, la construction d'un « village créole » ainsi que de nombreux autres équipements qui doivent faire du futur « parc des Belvédères » un pôle central de l'économie touristique de la commune. La municipalité envisage également la mise en œuvre d'un programme de restauration écologique qui prendra la forme de la plantation d'une forêt sèche aux abords de la ravine Bernica. Certains qualifieront ce programme d'ambitieux, d'autres de démesuré. Mais ce qui apparaît clairement c'est que derrière le ver-

nis d'un discours sur le cadre de vie, sur le développement durable et la restauration des milieux endémiques de l'île, apparaît en réalité une politique aménagiste qui ne tient pas du tout compte des qualités paysagères et des pratiques socio-spatiales existantes. Sous couvert de conservation et de mise en valeur, la savane est en réalité niée, perçue comme un support neutre pour équiper la commune ou comme une nature secondarisée qu'il convient de « restaurer » en récréant un hypothétique paysage d'avant l'homme.



Coincée entre la ravine Bernica, la voie rapide D6, la route des Tamarins, les falaises de Saint-Paul et un quartier Résorption de l'Habitat insalubre (RHI) construit dans les années 1970, les 26 hectares des savanes de Plateau Caillou constituent le site sur lequel doit être aménagé le « parc des Belvédères ». © Hervé Douris, 19 avril 2018



Dans un contexte urbain, les savanes et friches post-savanaires de Plateau Caillou. © Rémy Bercovitz, 01 décembre 2018



En juin 2017, alors que le projet est encore peu ou pas défini, la commune de Saint-Paul communique déjà sur le futur « parc des Belvédères » © Rémy Bercovitz, 22 juin 2017

Conscients de la nécessité d'élaborer un programme d'aménagement sur la base d'une compréhension approfondie des savanes de Plateau Caillou, et ayant connaissance des recherches et des expérimentations de gestion pyro-pasto-

rales en cours sur les propriétés du Conservatoire au Cap La Houssaye, les techniciens des services municipaux se rapprochent des enseignants-chercheurs de la formation des paysagistes de l'ENSAP Bordeaux. Au cours de l'hiver austral 2017, plusieurs rencontres ont lieu et c'est en septembre qu'une Convention d'étude à caractère pédagogique est mise en place entre l'ENSAP Bordeaux et la commune de Saint-Paul. Celle-ci fixe aux étudiants comme objectif principal de « participer, dans un cadre d'assistance à maîtrise d'ouvrage, à l'élaboration du projet du parc belvédère, en apportant leur contribution à une stratégie de conservation et de mise en valeur des milieux et paysages concernés⁴ ». Autrement dit, il s'agit de construire une connaissance fine des savanes de Plateau Caillou et sur cette base d'aider les techniciens et les édiles à fixer un programme cohérent d'aménagement et de gestion du site qui puissent aussi inspirer une politique plus vaste de conservation des savanes saint pauloise.

Cinq étudiants, trois enseignants et une doctorante⁵ sont impliqués dans ce séminaire. Celui-ci commence au cours du mois d'octobre 2017 par un état de l'art. Les étudiants prennent connaissance de la bibliographie existante ainsi que des investigations et expérimentations de gestion menées dans le cadre du programme de recherches en cours. Sur cette base, ils réalisent des fiches de synthèses écrites et des documents graphiques (fond de plan, coupes topographiques, schémas, herbiers, frises chronologiques ...) qui constituent des supports de discussions avec les enseignants. De ces échanges émergent un protocole méthodologique et des premières hypothèses de travail qui devront être testées et éprouvées *in situ*. Cette première phase de travail permet également d'organiser le voyage d'études qui aura lieu du 11 novembre au 03 décembre : des rendez-vous sont pris, des itinéraires d'observation sont tracés et un calendrier prévisionnel est monté. Au cours de ces trois semaines d'immersion, étudiants, enseignants-chercheurs et doctorant décryptent les paysages, arpentent les lieux et consignent leurs observations ; complètent de la documentation, rencontrent les éleveurs, les habitants et les acteurs locaux. Cette démarche est tout d'abord menée à l'échelle de la côte ouest, ce qui permet d'établir trois grands constats :

- la configuration des versants de cette partie de l'île est exceptionnelle en raison de la diversité des milieux et paysages qui s'étagent entre le littoral et les sommets qui dépassent les 2 000 mètres d'altitude. Les savanes constituent le premier niveau de ce système étagé ;
- les savanes sont le produit de plusieurs siècles de pratiques pastorales (élevage et brulis) et le seul moyen pour les conserver consiste à revivifier ces pratiques ;
- dans un contexte d'urbanisation rapide, les savanes apparaissent comme un espace de liberté qui, de manière informelle et sans aménagement intentionnel, constitue de fait un « parc périurbain d'herbes sèches ».

Dans le même temps, l'analyse des paysages se concentre sur les savanes de Plateau Caillou. Autrement dit, le site même du projet de parc des Belvédères est examiné minutieusement. Il s'agit dès lors d'identifier les spécificités et singularités des lieux : les multiples chaos rocheux qui offrent des sit-

uations panoramiques privilégiées, l'ancien chemin pavé probablement construit au XVIIIe siècle alors enfoui sous les herbes, le chemin du Jubilé parfois dangereux ou encore les nombreux arbres remarquables⁶ Les observations sont également attentives à la manière dont les habitants vivent ces espaces. De manière moins intense certes que sur les savanes du Cap La Houssaye qui sont très fréquentées, à Plateau Caillou on vient aussi « roder⁷ » du bois ou les nids de guêpes, courir ou simplement se promener et admirer un coucher de soleil sur l'océan Indien. Loin du regard des adultes et de l'espace domestique de la « kour⁷ », les savanes de Plateau Caillou sont également un terrain de jeu pour les enfants et d'expérimentation pour les adolescents. Enfin, ce sont les dynamiques végétales et écologiques à l'œuvre qui sont examinées. On remarque rapidement que si les savanes herbeuses à « piquant jaune » (*Heteropogon contortus*) sont encore bien présentes sur le site, elles sont progressivement remplacées par un prémarceau forestier de « mosas » (*Leucaena leucocephala*). Tous ces constats, remarques et observations sont consignés avec précision dans nos carnets et nos disques durs. Autant de cartes, coupes, croquis, notes et photographies que nous ramenons à Bordeaux où ces matériaux sont retravaillés pour être restitués dans un document de synthèse.



Savanes herbeuses à piquant jaune (*Heteropogon contortus*) © Rémy Bercovitz, 26 juin 2017



Chaos rocheux et prémarceau forestier de « mosas » (*Leucaena leucocephala*) © Rémy Bercovitz, 26 juin 2017

Expérimenter « grandeur nature »

La démarche a porté ces fruits puisqu'elle a permis d'accompagner la municipalité vers une meilleure compréhension des enjeux d'aménagement et de gestion des savanes de Plateau Caillou, mais également vers la rédaction d'un cahier des charges pour le concours de maîtrise d'œuvre plus complet. Pourtant cette démarche n'a rien de spécialement innovant. Elle est somme toute assez classique pour des paysagistes habitués à travailler en situation d'assistance à maîtrise d'ouvrage ; pour des paysagistes habitués à utiliser, pour partie au moins, les méthodes et les résultats de la recherche pour penser et mettre en œuvre l'action paysagère. Le principal intérêt du travail réalisé avec la mairie de Saint-Paul réside ailleurs. Il se situe dans sa dimension expérimentale. En effet, au-delà de notre contribution au cahier des charges du concours de maîtrise d'œuvre, nous avons également proposé de réaliser dès à présent et « grandeur nature » certaines des recommandations contenues dans notre étude. Pourquoi donc attendre qu'un maître d'œuvre soit sélectionné pour commencer à rendre accessibles ces savanes aux habitants du quartier populaire de Plateau Caillou ? Pourquoi ne pas profiter du temps de la procédure de sélection pour dès maintenant réhabiliter les chemins et pour ouvrir certains panoramas sur la baie de Saint-Paul ? Pourquoi ne pas tester tout de suite certains principes de gestion des dynamiques végétales ? En mobilisant les ressources municipales disponibles en régie, ne serait-il pas possible de préfigurer le futur parc des Belvédères ? Dans le laps de temps qu'il reste avant la sélection d'un maître d'œuvre et la réalisation des travaux, il s'agirait donc de tester sur le terrain et avec des moyens économes, des configurations spatiales, des dispositifs d'aménagement et des modalités de gestion afin d'évaluer leurs efficacités et sur cette base, d'amender les propositions déjà faites et/ou d'en faire de nouvelles. Toutes ces expérimentations bricolées *in situ* devant être considérées comme la construction d'un prototype du parc des Belvédères réalisés à échelle 1/1.

Si nous savions que cette proposition était pertinente et tout à fait réalisable en régie avec des moyens réduits, pour autant nous étions également conscients qu'elle s'écartait des procédures habituelles et, pensions-nous initialement, elle n'aurait que peu de chance d'aboutir. Pourtant, à notre très grande surprise, elle est accueillie avec enthousiasme par le maire et les services municipaux. Ceux-là y voient un moyen de communiquer sur le projet et demandent à ce que les interventions prévues dans notre étude soient mises en œuvre pour les Journées européennes du Patrimoine (JEP) des 14, 15 et 16 septembre 2018. Ces interventions devront non seulement mettre en valeur les qualités paysagères du site, mais aussi permettre d'accueillir le public ainsi qu'une grande manifestation culturelle animée par des artistes et des associations locales. C'est sur cette base programmatique qu'un avenant à la première convention est signé en mars 2018 et que deux étudiants⁷, que j'encadre désormais seul, se portent

volontaire pour poursuivre l'aventure.

Travailler ensemble

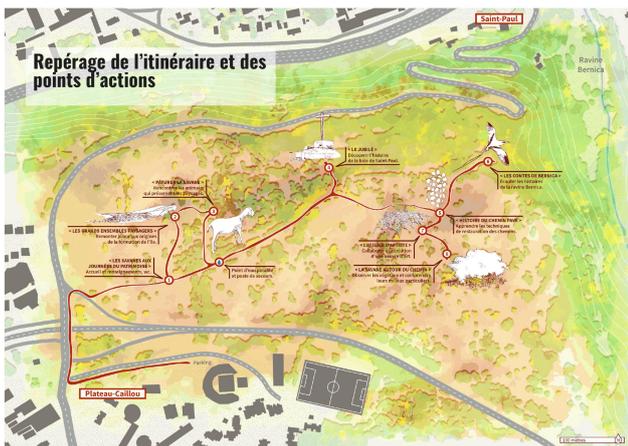
Tout va désormais très vite car il ne reste plus que 6 mois avant les JEP. En mars, les discussions avec la municipalité portent sur la méthode de travail. Celle-ci se veut avant tout collaborative puisqu'en accord avec le service Développement Durable nous insistons pour que les agents du service Culture ainsi que ceux des services techniques (c'est-à-dire ceux qui *in fine* vont réaliser les travaux) soient dès le départ parties prenantes du projet. Nous verrons par la suite que le projet a également été mis en œuvre avec le concours d'artistes et d'associations locales. La méthode de travail est également fondée sur le terrain et plus particulièrement sur un arpentage en commun du site. Celui-ci aura lieu de manière répétée entre la fin du mois d'avril et la première moitié du mois de mai. Il s'agit alors de s'accorder *in situ* avec les différents services municipaux sur les interventions et les installations à réaliser ainsi que sur les modalités de leurs mises en œuvre. Sur cette base, les étudiants synthétisent au cours des mois de juin et juillet les discussions de terrain, produisent une carte de localisation des interventions et pour chacune d'entre elles une « fiche-chantier » qui explique quels sont les objectifs à atteindre, la méthode et les moyens à mettre en œuvre ainsi que les agents municipaux concernés par le chantier. L'outil « fiche-chantier » a été privilégié car il est déjà couramment employé au sein de la collectivité. Il est d'usage ordinaire pour les techniciens et tout le monde sait le manipuler. Ces fiches déclinent des actions simples qui consistent principalement à :

- rendre accessible le parc en dégagant les deux principales entrées, en confortant les chemins existants et en sécurisant le chemin du Jubilé,
- exhumer, mettre à jour et consolider les fondations du chemin pavé qui traverse les savanes de Plateau Caillou ;
- ouvrir certains panoramas en défrichant les fourrés de « mosas » qui bouchent les vues les plus intéressantes ;
- mettre en valeur certains lieux remarquables et notamment dégager certains chaos rocheux ainsi que certains arbres exceptionnels qui deviennent dès lors des espaces de contemplation et de repos.



Exemple d'une fiche-chantier : « Le jubilé ». Le chemin du Jubilé débouche sur un panorama qui permet d'observer toute la baie de Saint-Paul. La fiche-chantier montre de manière simple et concrète où et comment dégager un large point de vue sur la baie © Vincent Guérad

Dans le même temps, nous participons à la réflexion sur le programme artistique et culturel qui sera présenté lors des JEP. Nous travaillons en particulier sur les liens à construire entre installations artistico-culturelles et interventions sur l'espace. Dans cette perspective et à la suite de plusieurs réunions de coordination *in situ*, nous proposons que, tout au long d'un parcours qui donne à voir la diversité et les singularités des savanes de Plateau Cailloux, les espaces que nous avons prévu d'aménager et de mettre en valeur accueillent les actions artistico-culturelles prévues pour les JEP : sous un gigantesque Tamarin de l'Inde (*Pithecellobium dulce*) dont les branches basses ont été dégagées pour l'occasion, des contes de la tradition orale créole seront narrés, des chants seront entonnés ; à l'abri d'un chaos rocheux débarrassé des fourrés de « mosas » qui le cachait, l'association APPER⁹ présentera un troupeau de « kabri pei », qui est une race de chèvres en péril très liées aux savanes ; le chantier de restauration du chemin pavé assurée par une association locale sera dévoilé au public et constituera l'occasion de parler de l'histoire et des techniques de restauration de ce patrimoine construit ; le chemin du Jubilé est sécurisé et des étudiants en BTS tourisme de Saint-Pierre présentent aux visiteurs l'histoire de la ville de Saint-Paul qui se dévoile devant leurs yeux ; avec les bambous trouvés dans les ravines proches, des architectes conçoivent des stands où les visiteurs pourront s'informer, se désaltérer et manger des spécialités locales. Un de ces stands est réservé à une association de femmes qui tressent des chapeaux de paille avec les herbes de la savane. Enfin, avec les matériaux récupérés sur le site, on bricole des assises à l'ombre des arbres qui parsèment la savane.



Plan de situation des aménagements réalisés sur les savanes de Plateau Cailloux à l'occasion des JEP. Les actions de valorisation et de gestion que nous avons préconisées dans notre étude sont plus particulièrement mises en œuvre le long d'un parcours qui permet aux visiteurs des JEP de découvrir les savanes de Plateau Cailloux. Chaque chemin qui est tracé, chaque espace qui est aménagé, chaque panorama qui est ouvert correspond à un lieu où s'installe une intervention artistique. © Vincent Guérard et Perrine Zanette, juin 2018.

Toutes ces installations sont réalisées au cours du mois d'août 2018 à l'occasion d'un chantier qui dure plusieurs semaines où chacun travaille à ce que le prototype « grandeur nature » du parc des Belvédères soit prêt pour les JEP. Celles-ci sont un succès. Groupes scolaires, familles, curieux

et riverains se pressent pour visiter les lieux et participer aux activités proposées. L'engouement du public pour le patrimoine matériel et immatériel des savanes est palpable alors que, pour de nombreux riverains, un nouvel espace commun de proximité est né.



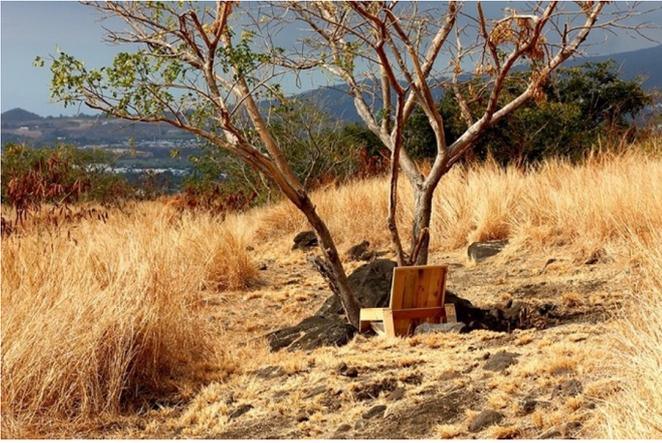
Réunion de coordination entre les différents intervenants qui participent à la préfiguration « grandeur nature » du parc des Belvédères pour les JEP 2018. © Rémy Bercovitz, Août 2018



Panorama sur la ville de Saint-Paul dégagée des « mosas » qui l'obstruaient. © Rémy Bercovitz, Août 2018



Tracer des sentiers pour rendre les savanes accessibles au public. © Rémy Bercovitz, Août 2018



Mettre en valeur certains lieux emblématiques, permettre la contemplation grâce à des dispositifs simples et économes. © Rémy Bercovitz, Août 2018



Le chemin pavé : exhumer, restaurer et mettre en valeur auprès du public un patrimoine construit spécifique aux savanes littorales de La Réunion. © Rémy Bercovitz, 14 septembre 2018



Grâce aux sentiers tracés, certains sites emblématiques sont de nouveau accessibles : ici la croix du Jubilé et le panorama sur la baie de Saint-Paul. Au cours des JEP, un groupe scolaire est guidé par les services de la ville et les étudiants en BTS tourisme de Saint-Pierre. © Rémy Bercovitz, 14 septembre 2018



Contes, tissage et musique : tout un patrimoine immatériel associé aux savanes est transmis aux scolaires, aux curieux et aux riverains. © Perrine Zanette, 14 septembre 2018

Retour sur site

L'aménagement du parc des Belvédères en fonction du programme décrit ci-dessus est aujourd'hui au point mort. Lancée en mai 2019, la consultation pour choisir un maître d'œuvre n'a pas abouti. Est-ce que toutes les actions décrites ci-dessus sont apparues suffisantes à la municipalité pour ne pas donner suite à la consultation de maîtrise d'œuvre ? Est-ce que les élections de mars 2020 qui a vu une nouvelle équipe municipale arriver aux affaires ont eu raison de cette consultation qui prévoyait un budget de 10 M d'euros¹⁰ ? Impossible pour nous de donner une réponse à ces questions. Reste que les travaux des étudiants paysagistes de l'ENSAP Bordeaux ainsi que les expérimentations menées au cours des JEP ont visiblement engagé une dynamique de projet pérenne au sein des services municipaux. C'est en tout cas ce que j'ai pu constater lors de mes dernières visites en février 2022 : les accès aux sites ont été facilités en raccordant, par un simple défrichage, le chemin pavé aux équipements sportifs situés au nord des savanes alors que de nouveaux chaos rocheux ont été dégagés afin d'offrir aux visiteurs de

nouveaux espaces de contemplations sur la baie de Saint-Paul et de repos à l'ombre d'un Bois noir (*Albizia lebeck*). Par ailleurs, grâce aux pas répétés des promeneurs et des joggers qui se sont approprié ces savanes, les sentiers que nous avons tracés se sont stabilisés, de nouveau se sont constitués. Sur la base de ce lacs de chemins consolidés par la pratique, les services municipaux ont élaboré un parcours sportif à partir de balises bricolées en régie. Pour les écoles riveraines, les savanes de Plateau Caillou sont désormais le lieu privilégié pour pratiquer des parcours d'orientation.



Nouveau chemin créé par les services de la ville et consolidé par la pratique. © Rémy Bercovitz, février 2022



Chaos rocheux dégagé des « mosas » qui l'envahissaient. Seuls les Tamarins de l'Inde (*Pithecellobium dulce*) ont été conservés. © Rémy Bercovitz, février 2022



Balise pour la course d'orientation bricolée en régie par les services municipaux. Discrets, ils permettent de nouveaux usages (course d'orientation pour les scolaires) sans pour autant encombrer le site. © Rémy Bercovitz, février 2022



Dégagement de l'entrée et consolidation des liaisons qui permettent d'accéder aux savanes depuis la plaine des sports du quartier Plateau Caillou. Depuis cette entrée, on voit le chemin pavé et le débarcadère de Saint-Paul. Des lieux qui résonnent fortement dans la mémoire et la culture créole réunionnaise. © Rémy Bercovitz, février 2022

Toutes ces petites actions cumulées relèvent plus du bricolage paysager que véritablement de la planification. Elles sont réalisées en régie avec une grande sobriété de moyens. Elles rendent possibles les pratiques spontanées plus qu'elles ne cherchent à les encadrer ou à les contraindre. Ici pas de grandes installations ni d'équipements spectaculaires. L'ambition est plus modeste : elle consiste, à travers quelques actions simples et économes, à donner la possibilité à des usages et des pratiques de la vie quotidienne de se déployer. Autrement dit, l'idée n'est pas de substituer un jardin ou un parc à la savane, il s'agit plutôt de donner un cadre le plus léger possible pour laisser l'informalité donner forme au paysage. L'informalité n'est donc ici pas ce qui est sans forme, *informe*, mais correspond plutôt à une mise *en forme* qui se fait autant que possible de manière spontanée. En cela, il nous semble que le processus décrit dans ces quelques lignes constitue un espace et un moment utopique où s'est inventée une manière alternative d'agir sur l'environnement. En dehors des cadres habituels des normes de l'aménagement et des dispositifs de la planification, une autre voie est devenue possible.



Convention à caractère pédagogique entre la Commune de Saint-Paul et l'ENSAP Bordeaux, juin 2017

Avenant à la convention à caractère pédagogique entre la Commune de Saint-Paul et l'ENSAP Bordeaux, 07 mars 2018.

Arcoutel Rémi, Mary Samantha et Zanette Perrine, *Une savane pour jardin. Éléments pour la mise en valeur et la gestion d'un héritage paysager*, Séminaire d'approfondissement « Formation à la pratique de la recherche scientifique dans le domaine du paysage », février 2018, ENSAP Bordeaux, 45 p.

Bercovitz Rémy, Davasse Bernard, Briffaud Serge et Robert Morgane, *Paysage et projet de paysage dans une marge territoriale de l'île de La Réunion : les savanes du littoral sous le vent. Théorie, évaluations et mises en pratique*, Fiche pédagogique pour le Séminaire d'approfondissement « Formation à la pratique de la recherche scientifique dans le domaine du paysage », juin 2017, ENSAP Bordeaux, 4 p.

Guérard Vincent, *La ravine lé la. Une gestion des paysages des Bas de planèze par les pratiques de la Ravine Bernica*, Projet de fin d'études, juin 2018, ENSAP Bordeaux, 36 p. https://issuu.com/vincentguerard/docs/le_cahier_de_bernica_page

Sellier Frédéric, « Le parc belvédère de Plateau-Caillou », dans *Le Quotidien*, numéro spécial du 30 octobre 2018 « Saint-Paul, la 1^{ère} commune de l'île » https://issuu.com/lequotidien/docs/special_saint-paul

Zanette Perrine, *La savane, jardin des sentiments. Paysage et projets de paysage dans une « ancienne » marge territoriale*, Projet de fin d'étude, juin 2018, ENSAP Bordeaux, 47 p. https://issuu.com/perrinezanette/docs/zanette_perrine_page_compressé

Bibliographie

Bercovitz Rémy, Abela Caroline et Germanaz Christian (Eds.), *Les savanes de la côte sous le vent*, Collection Archives ouvertes Hal <https://www.hal.inserm.fr/SAVANES-REUNION/>

Bercovitz Rémy (Ed.), 2020, *Savane, nout liberté sous le vent*, Catalogue franco-créole de l'exposition présentée à Saint-Paul (La Réunion), Maison Serveaux, septembre 2019-juillet 2020, Saint-Paul. URL : https://issuu.com/savanes-nout-liberte-sous-le-vent/docs/v6f2_issuu_08.06.2020

Briffaud Serge et Germanaz Christian, (dir.), *Les Savanes de La Réunion. Paysage hérité, paysage en projet*, Saint-Denis, Presses universitaires de l'Indianocéanie, 2020.

Briffaud Serge, 2019, « Les savanes : une utopie paysagère », *Les carnets du paysage*, Ensp Versailles, Champ Vallon,

Davasse Bernard et Moisset Alexandre, « Paysage en action sous les tropiques. Histoire, actualités et perspectives – Introduction au numéro thématique », *Projets de paysage* [En ligne], 21 | 2019, mis en ligne le 30 décembre 2019, consulté le 11 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/paysage/3046>

Robert Morgane, « Le *Leucaena leucocephala* et les Bas de l'Ouest à l'île de La Réunion », *Projets de paysage* [En ligne], 19 | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 02 juin 2023. URL : <http://journals.openedition.org/paysage/413>

Watin Michel, *Habiter : approche anthropologique de l'espace domestique à La Réunion*, Thèse de doctorat en ethnologie, sous la direction de Paul Ottino, Université de La Réunion, 1991.

L'AUTEUR

Rémy Bercovitz

Rémy Bercovitz est paysagiste DPLG et docteur en géographie. Outre son activité de paysagiste indépendant, il est maître de conférences à l'ENSAP Bordeaux et chercheur à l'UMR Passages (5319 du CNRS). Il contribue depuis 2015 à une recherche pluridisciplinaire et expérimentale sur et dans les savanes de la côte Ouest de la Réunion.

BIBLIOGRAPHIE

Notes :

1. Pour une compréhension sur la longue durée de l'histoire des phénomènes socio-écologiques qui ont déterminés la mise en place du système paysager des savanes de la côte sous le vent, mais aussi pour connaître la nature des expérimentations de gestion pyro-pastorale, le lecteur peut se reporter à l'ouvrage suivant : Briffaud Serge et Germanaz Christian, (dir.), *Les Savanes de La Réunion. Paysage hérité, paysage en projet*, Saint-Denis, Presses universitaires de l'Indianocéanie, 2020.

2. Briffaud Serge, 2019, « Les savanes : une utopie paysagère », *Les carnets du paysage*, Ensp Versailles, Champ Vallon,

3. Extrait de la Fiche pédagogique, p.1

4. Extrait de la Convention d'étude à caractère pédagogique, p.1.

5. Les étudiants concernés par le séminaire sont Rémi Arcoutel, Vincent Arnaud, Kevin Bouhyer, Samantha Mary et Perinne Zanette. Les encadrants sont tous enseignants au sein de la formation des paysagistes concepteurs de l'ENSAP Bordeaux et membres du laboratoire Passages (UMR 5319 du CNRS). Il s'agit des professeurs Serge Briffaud, Bernard Davasse ainsi que Morgane Robert, alors doctorante et enfin moi-même, alors Maître de conférences associé. Ajoutons que Quentin Rivière, alors doctorant CIFRE au Conservatoire du littoral et à l'Université de La Réunion a suivi et s'est impliqué dans ce séminaire.

6. On note sur le site la présence de Bois noir (*Albizia lebeck*), d'imposants Tamarins des bas (*Tamarindus indica*) et Tamarins de l'Inde (*Pithecellobium dulce*). Ces deux derniers offrent aux passant leurs gousses acidulés. Certains arbres font ainsi lieux. On s'arrête autour d'eux pour reprendre son souffle, causer, grappiller quelques gousses ou quelques fruits.

7. En créole, on appelle « Kour » l'espace ouvert et parfois en partie cultivé entourant la maison. Sur ce point, voir la thèse de Michel Watin (1991).

8. Pour diverses raisons liées aux parcours des étudiants du séminaire, seule Perrine Zanette a pu poursuivre les travaux sur les savanes de Plateau Caillou. Vincent Guérard, un étudiant de la même promotion a pris le train en marche et a rejoint Perrine pour mener à bien le projet associé au Journées européennes du Patrimoine. Ces deux étudiants ont également réalisé leurs Projets de fin d'étude (PFE) sur les savanes de la côte Ouest de La Réunion (Guérard, 2018 ; Zanette, 2018).

9. APPER : Association pour la Protection du Patrimoine et de l'Écologie à La Réunion.

10. Le budget du concours est de 10 M€ pour 26 hectares, soit un ratio équivalent à environ 385€ le m².

Sources :

Concours de maîtrise d'œuvre en vue de l'aménagement paysager et la gestion du site du Parc du Belvédère à Plateau Caillou, Commune de Saint-Paul <https://centraledesmarches.com/marches-publics/Saint-Paul-Mairie-de-Saint-Paul-Concours-de-maitrise-d-oeuvre-en-vue-de-l-amenagement->

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Rémy Bercovitz, *Repenser les savanes de Plateau Caillou*, Openfield numéro 23, Juin 2024

[https://www.revue-openfield.net/2024/06/26/les-savanes-de-plateau-c
aillou/](https://www.revue-openfield.net/2024/06/26/les-savanes-de-plateau-c
aillou/)

Recherche d'un point haut

Je viens vous faire là le récit de l'une de ces visites de site qui amorce le démarrage d'un projet de paysage, ici dans un lieu particulièrement caractérisé par son entourage montagneux, renforcé par l'horizontalité des eaux calmes qui doublent par leur effet miroir la présence de ces reliefs. Mon exemple se situe sur l'un des principaux lacs Alpains, celui d'Annecy. L'agence dans laquelle je travaille est mandataire du projet de réaménagement d'une plage de son littoral lacustre, sur la commune de Talloires.

Par Julie-Amadéa Pluriel 26 JUIN 2024

Un matin de janvier dépeuplé et tout entier figé dans sa gelée blanche, je me rends seule sur place. En sortant de la voiture, garée sur le terrain du Clos-du-Moine, immense dent creuse qui sert de parking en saison haute, et ne sert presque à rien aujourd'hui, je suis frappée par la présence massive contre laquelle se love le village : adossé sur les contreforts du massif des Bornes, non loin du sommet enneigé de la Tournette, haut de 2351 m. Là, au bord du lac, nous sommes à une altitude de 448 m. Pieds dans l'eau et dos contre la montagne, il est couronné des dents de Lanfon, une crête rocheuse singulièrement déchiquetée et reconnaissable de loin, dont la pointe centrale culmine à 1828 m.

J'abandonne vite mon projet de dessiner sur place car il fait si froid ce matin que mes doigts engourdis s'y refusent. Les cafés où j'aurais espéré pouvoir les réchauffer sont fermés pour congés annuels, profitant de la seule période d'accalmie touristique de la baie sur-fréquentée en été, dite « perle du lac ». Il s'agit pourtant de la seule saison de l'année, où, à l'abri des regards, elle se pare véritablement des teintes gris pâle et nacré qui lui ont sans doute données sont surnom. J'abandonne aussi mon plan, j'abandonne tout pour me laisser guider par le lieu, dans une presque-flânerie. Et si je prends quand même des photos, c'est sans y attacher d'importance, et pour ne pas revenir les mains vides.

Souvent, j'ai en mémoire l'expérience d'un ami paysagiste qui a été guide du jardin du Bois des Moutiers à Varengeville-sur-Mer, en Normandie : aux visiteurs, il demandait de ranger leur appareil photo le temps de la visite guidée, d'être eux-mêmes la surface sensible. De s'affranchir de l'obstacle de l'objet entre eux et le jardin qui viendrait ruiner le choc esthétique qui se produit dès lors que l'œil, dans la perspective guidée par les majestueux rhododendrons et renforcée par les voissures des grands arbres, décèle avec surprise dans le point de fuite la présence vibrante de l'horizon marin. La perception soudaine d'un jardin surplombant l'immensité de l'océan Atlantique, du haut de la falaise, et tout entier pensé pour jouer sur le contraste entre la masse pleine et généreuse des feuillages et le dénuement le plus entier de l'horizon. L'exercice de cette en-

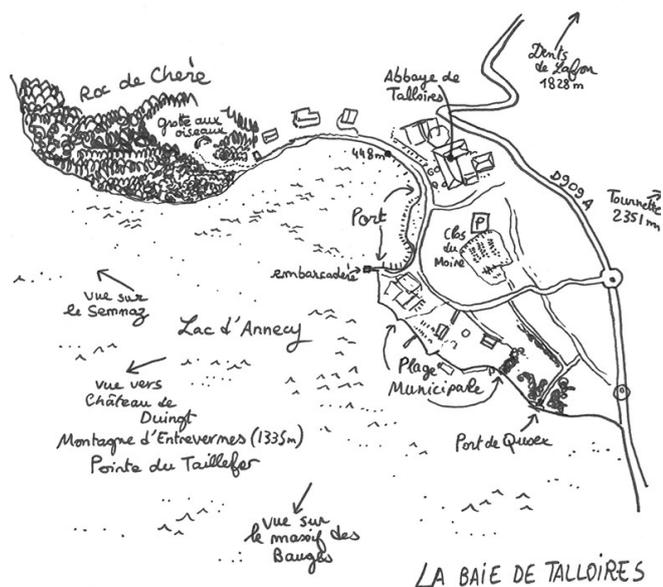
tièreté des sens face au paysage, je m'y exerce aujourd'hui encore, ici, à Talloires.

Je fais d'abord le constat de ce que je cherchais à vérifier sur place : par l'accès le plus spontané, on approche du lac sans voir qu'il s'y trouve une plage municipale, tant les entraves visuelles sont nombreuses. Grilles et haies opaques saucissonnent ce seuil comme un rôti, comme s'il y avait quelque-chose à cacher. Une maisonnette servant au club de plongée est précisément positionnée dans l'axe des silhouettes de la montagne d'Entrevernes et du Roc des Bœufs. Le relief est dissimulé, ignoré, caché par des présences anecdotiques. Comme si, en ouvrant la porte d'une maison, on tombait sur un porte manteau ou un meuble, qu'il faudrait contourner pour accéder au salon.

Je m'en tiens à cet état des lieux et je reviens sur mes pas pour approcher l'eau par un détour qui mène au port de Quæx, probablement le plus petit et confidentiel de l'ensemble du lac. J'entre dans un chemin étroit et vert de mousse jusqu'au sol, bordé de murets de pierre, qui me rappelle d'autres journées de terrain passées dans les dédales d'anciens sentiers agricoles, ceinturant les mazets des garrigues habitées de Nîmes¹. Ce premier chemin muré m'amène à un autre. Il encadre entre ses pierres un morceau du lac, et, dans un effet d'ouverture visuelle saisissant, il s'ouvre enfin sur le petit port. Enfin le lac, sa surface frémissante. De là, je vois avec clarté les reliefs de la rive opposée, au pied desquels se détache le château de Duingt sur sa presqu'île. Ce matin, l'œil ne peut pas distinguer les plans suivants de l'horizon. La gelée blanche et les brumes matinales s'élevant du lac ne me laissent voir du massif des Bauges qu'une présence fantomatique évocatrice de la peinture chinoise ancienne.

J'ai besoin pour fixer ma compréhension du site de cette première accroche hors de son périmètre, ce point de vue au ras-de-l'eau. J'ai en tête de le circonscrire à son autre extrémité par la vision en hauteur que j'espère avoir depuis le Roc de Chère, à l'autre extrémité de la baie. Je quitte alors ce premier point d'appui, le clapotis de l'eau glaciale, la sérénité du lieu qui pourrait provoquer en moi, si je m'y attache, une

molle du lac : cette mélancolie qui s'attraperait au bord des rivages hivernaux du Léman.



Plan schématique de la baie de Talloires © Julie-Amadéa Pluriel

Fille d'architecte, j'ai suivi mon père sur ses visites de site et rendez-vous de chantier dès l'âge de sept ans, y découvrant avec malice les passe-droits et libertés que peut se donner le concepteur, sous couvert de l'exercice de son métier : entrer dans des endroits interdits, oser l'incursion discrète sur un domaine privé, dans les chantiers « interdits au public ». J'y ai surtout développé la curiosité pour les lieux, l'esprit d'aventure qu'il y a à les explorer et les arpenter, et le réflexe de saisir la mémoire des premières perceptions et intuitions, par le dessin et les notes prises sur mes carnets de terrain.

Ici, j'imagine des approches originales qui me donneraient à voir ce territoire par d'autres angles. Je me vois observer le paysage par les lucarnes du sauna de l'abbaye de Talloires, situé dans ses anciens greniers vieux de mille ans. Ou encore participer à la GlaGla Race, une course de paddle organisée ici chaque mois de janvier, pour voir la plage depuis le lac en profitant de l'absence de feuilles qui ouvre des vues et crée des transparences. Ou encore : faire un vol de parapente au-dessus de la baie, depuis les aires de décollage situées juste au-dessus. Enfin, je rêve de retrouver les descendants du peintre Albert Besnard² pour entendre de vive voix leur récit du coup de foudre de leur aïeul pour la beauté des lieux, où il s'installa et fit construire une Villa au bord de l'eau.



Photo ancienne de Talloires

La rêverie me semble indispensable dans la rencontre avec un lieu, et la visite de site ne peut à mon sens se faire sans un certain détachement : face au programme, aux contraintes particulières, au budget, aux membres de l'équipe, au maître d'ouvrage. C'est l'écoute attentive du genius loci, un geste apparemment simple et que souvent on ne fait pas faute de temps. Peut-on se passer de la confrontation sensible? Doit-on refuser de s'engager sur un projet avant d'y avoir mis les pieds? Que perd un projet pour lequel le site n'a pas été arpenté? Que perd un concepteur qui ne goûte plus aux espaces sur lesquels il doit réfléchir et projeter?

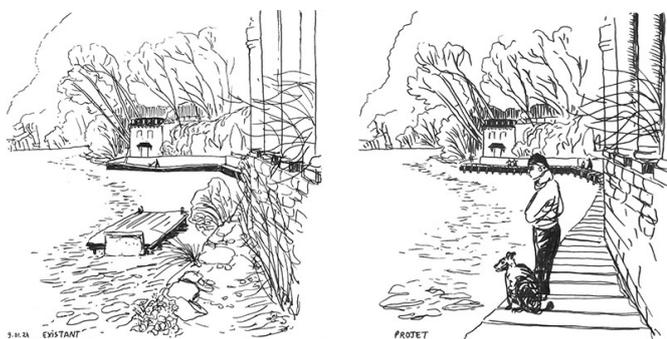
Ici, la confrontation physique est aussi frappante que nécessaire : froid cinglant qui crispe mon visage, traces de neige éparses et clapotis des eaux hivernales à la couleur doucement instable, présence massive des reliefs, solitude du petit matin. Le regard s'aiguise sans cesse au frottement des lieux.

J'arpente enfin la plage au charme désuet, ouverte sur une belle largeur et plantée de grands arbres sur une pelouse penchant doucement vers l'eau. Je passe devant ses pontons, plongeoirs, puis devant l'exutoire du Nant de Craz, petit ruisseau de montagne canalisé, qui ne retrouve sa libre expansion qu'au dernier moment de son cours, lorsqu'il s'étale dans les galets et se jette dans le lac. Pour poursuivre mon repérage des espaces publics lacustres de Talloires, je dois contourner un luxueux hôtel-restaurant installé au plus près du rivage. Je longe ensuite le port désert aux cliquetis métalliques, la rampe de mise à l'eau et ses pontons de bois, avant de suivre la route dans toute sa courbe pour atteindre le pied du Roc de Chère, gros dos rocheux et boisé qui referme la baie de sa présence trapue. A mesure que le chemin se rétrécit et devient caillouteux, me revient l'image de l'une des cartes postales anciennes observées à l'agence : la vue plongeante sur le village depuis la grotte aux oiseaux. Je n'ai, dès lors, qu'une idée en tête : trouver cette grotte !



Photo ancienne du Roc de Chère

Le bout du passage étroit est en impasse, je me retrouve dans une presque-plage, ou plutôt dans un repli de taillis qui glisse vers l'eau et y enfonce ses racines. Devant sa surface verte et turquoise se trouve un rouge-gorge, dont la touche de couleur chaude sur le poitrail forme avec les teintes du lac un contraste frappant. Je m'approche au plus près de lui, suffisamment près pour sentir le tremblement par lequel il lutte contre le froid, et les ébrouements soudains qui l'agitent et gonflent son plumage. Cette crique boisée et emmêlée de branchages est mon second point d'accroche à l'extérieur du site. Repensant au minuscule port de Quœx où je me trouvais plus tôt, j'ai là deux points pour fixer le filet que je lance à travers la baie, celui qui m'aidera à identifier ses richesses.



Vue de l'existant du sentier menant au Roc de Chère et projection d'un aménagement © Julie-Amadéa Pluriel pour ADP Dubois

Je grimpe le chemin boueux et glissant à flanc de falaise : me retournant, la vue est déjà tout entière et découverte, zébrée par un premier plan formé de troncs frêles et enneigés se découpant sur l'eau finement ridée en contrebas. Beauté des transparences hivernales.

J'erre un moment parmi les restes de neige et écoute le silence du sous-bois. Je ne trouverais pas la grotte désirée aujourd'hui, et reprends le chemin inverse pour permettre à mes yeux de mémoriser le contrechamp de mon précédent trajet.

Quelques jours plus tard, j'y retourne pour répondre aux deux manqués de ma première matinée sur place : dessiner in situ, et déceler l'emplacement de cette fameuse grotte. Après un long moment passé au port de Quœx pour laisser le temps à mon trait de parcourir tous les reliefs qui bordent le lac, cette fois-ci bien visibles, je longe à nouveau la plage et

le port pour remonter sur le roc de Chère, découvrant avec facilité l'emplacement de la grotte, que j'avais dépassée sans la voir lors de ma précédente visite. Je peux faire l'expérience, en me plaçant accroupie à l'intérieur, de cette vue d'oiseau sur la baie, cadrée par la roche saillante, et en saisir l'esprit en un croquis rapide. Les arbres sont encore nus, dans leur état hivernal, zébrant la perspective sans la cacher. Il était temps, car dès lors qu'ils verdissent, la grotte ne laissera voir que l'opulence des feuillages printaniers, et la percée visuelle sur les lointains se refermera jusqu'à l'automne prochain.



La grotte aux oiseaux, Talloires, 25.07.24

Vue de la baie surmontée du sommet enneigé de la Tournette, depuis la grotte aux oiseaux, finalement trouvée. © Julie-Amadéa Pluriel



L'AUTEUR

Julie-Amadéa Pluriel

Julie-Amadéa Pluriel est paysagiste à temps partiel chez ADP Dubois, agence de paysage et d'urbanisme située à Annecy. Elle travaille par ailleurs comme illustratrice auprès de différentes agences de paysage et structures publiques (CAUE, PNR), et collabore avec plusieurs revues.

BIBLIOGRAPHIE

1. *Jardins de garrigue*, Véronique Mure, ed. EDISUD, 2007
2. *Avec vue sur lac. Regards sur les lacs Alpains*, ouvrage du musée-château d'Annecy, dirigé par Brigitte Liabeuf, Face éditions, 2009

Bibliographie

Avec vue sur lac. Regards sur les lacs Alpains, ouvrage du musée-château d'Annecy, dirigé par Brigitte Liabeuf, Face éditions, 2009
Le regard des sens, Juhani Pallasmaa, Editions du Linteau, 2010
La saveur du monde, Gil Jouanard, ed. Phébus, Paris, 2004

The Riverscape of the Yangzi's Three Gorges : landscapes and the National Imaginary in the People's Republic of China (1994-2014), thèse d'anthropologie de Marine Brossard, sous la direction de Gregory B. Lee, Lyon

Passagère du silence, Fabienne Verdier, ed. Albin Michel, 2003 – *La saveur du monde*, Gil Jouanard, ed. Phébus, Paris, 2004

Histoire d'une montagne, Elisée Reclus, ed. Actes Sud, 1998

A quoi tient la beauté des montagnes?, Franz Schrader, ed. Isolato, 2009

Jardins de garrigue, Véronique Mure, ed. EDISUD, 2007

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Julie-Amadéa Pluriel, *Recherche d'un point haut*, Openfield numéro 23, Juin 2024

<https://www.revue-openfield.net/2024/06/26/recherche-dun-point-haut>

/